

UN MISSIONNAIRE AUX ANTILLES (1840-1845) Frère ARSÈNE (Pierre Menet)

Introduction

"ÉTUDES MENNAISIENNES" donnait pour titre à son premier numéro (juillet 1987), "Origines d'une épopée missionnaire" (1836-1840) et présentait la fondation et les premières années de l'oeuvre missionnaire des Frères de l'Instruction Chrétienne à la Guadeloupe.

Cette oeuvre était une "première" pour la jeune Congrégation des abbés Jean-Marie de la Mennais et Gabriel Deshayes, fondée officiellement le 6 juin 1819 par l'acte d'union des deux Fondateurs, à Saint-Brieuc.

C'était surtout un acte de foi et d'audace que cet envoi de Frères bretons peu expérimentés dans un pays inconnu où régnaient des épidémies meurtrières, afin d'y porter l'instruction et l'Évangile à une population mêlée, soumise en grande partie à l'esclavage que les autorités métropolitaines avaient d'ailleurs pour projet de supprimer dans les années à venir.

La fondation de la première école à la Basse-Terre, en 1838, fut difficile et ses conditions particulièrement éprouvantes. Il fallut très vite envoyer de Ploérmel une seconde équipe pour remplacer le Frère Directeur enlevé par la fièvre jaune, ainsi qu'un autre Frère revenu en France au bout de quelques mois de présence.

En avril 1839, cinq Frères débarquent à nouveau à la Guadeloupe. Trois d'entre eux, les Frères Marcellin (Morin), Arthur (Greffier) et Rieul (Louvrant) vont fonder l'école de Pointe-à-Pitre qui commence le 1^{er} juillet suivant. La Basse-Terre retient les Frères Frédéric (Launay) et Sigismond (Chevalier).

Un autre contingent de six Frères arrive à la Martinique le 28 décembre 1839 pour fonder l'école de Fort-Royal (devenu Fort-de-France) et compléter, par le Frère Hervé (Monnerais), la communauté de Basse-Terre.

Un quatrième envoi - trois Frères - parvient aux Antilles au printemps de 1840, permettant l'ouverture d'une quatrième école, à Saint-Pierre, en Martinique.

En mai 1840, les frères dirigent donc quatre écoles : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre à la Guadeloupe, avec sept Frères ; Fort-Royal et Saint-Pierre à la Martinique, avec huit Frères.

Et chaque année, souvent plusieurs fois par année, de nouveaux groupes arrivent de Ploërmel, qui permettent de lancer de nouvelles écoles, d'assurer des cours du soir aux adultes, de les préparer à la première communion, d'organiser l'instruction religieuse aux esclaves sur les habitations... En quelques décennies, la presque totalité des paroisses des deux îles va bénéficier de la présence des Frères.

*

Au printemps de 1840, nous sommes donc en pleine période de lancement. L'un des trois Frères du quatrième envoi est le frère Arsène Menet, dont on trouve le nom dans quelques lettres du P. de la Mennais, mais qui est peu connu. Il repose dans le cimetière de Basse-Terre, avec 24 autres Frères décédés à la Guadeloupe, dont le E Arthur, l'illustre catéchiste des esclaves à la Martinique. Frère Arsène est mort jeune, à 30 ans, après seulement cinq années de travail missionnaire. Il représente assez bien le "missionnaire inconnu" - comme on dit le "soldat inconnu" - mort à la tâche, comme tant d'autres de ses confrères dont on ne connaît guère que le nom..

Frère Arsène pourtant n'est pas totalement inconnu : on possède de lui quatorze lettres, conservées aux archives de la Maison généralice à Rome, dont treize adressées au Père de la Mennais et la quatorzième au Frère Ambroise, Directeur Principal de l'oeuvre des Antilles à cette époque.

A travers ces lettres, il nous sera facile de découvrir la personnalité de ce Frère missionnaire, "l'un des nôtres", comme disent les Jésuites ; E Arsène est bien vivant, il a ses limites, il a aussi ses richesses, il évolue...

Nous pourrions également nous faire une idée de ce que pouvait être une oeuvre missionnaire à ses débuts, dans les années 1840-1845 : le contexte, les tâtonnements, la difficulté de la tâche, les épreuves, les résultats...

Enfin et comme par transparence, apparaîtra en filigrane la figure du Fondateur de Ploërmel, qui a su inspirer à ses fils un tel zèle apostolique, qui dirige et soutient, à qui on s'adresse et sur qui l'on compte...

*

* *

Après une brève présentation du Frère Arsène, les lettres seront transcrites in extenso, pour mieux respecter la personnalité originale

qui se traduit au fil des années, avec d'ailleurs une visible et attachante évolution. Seuls quelques mots oubliés auront été ajoutés, de rares fautes d'orthographe corrigées, la ponctuation un peu enrichie. Ces lettres sont conservées dans le carton 168 des Archives F.I.C.P. de Rome.

Brève présentation du Frère Arsène Menet

Pierre Menet est né à Vigneux, dans le département de la Loire-Inférieure, le 25 mars 1815. Vigneux est un gros bourg à environ 20 km au nord-ouest de Nantes. Nous n'avons aucun renseignement sur la famille Menet, ni sur les premières années de celui qui deviendra le Frère Arsène. Famille campagnarde sans doute, avec la robustesse, le bon sens, le goût du concret qui caractérisent habituellement ce milieu. Le nom Menet s'est perpétué dans la région nantaise.

Les registres portent pour Pierre Menet : "Entrée dans l'Institut le 21 septembre 1833". C'est donc un jeune homme de 18 ans bien comptés qui arrive à Ploërmel pour y faire sa probation. Il entre d'abord dans ce qu'on appelle le Juvénat, temps d'acclimatation et déjà d'apprentissage religieux, puis à une date qui n'est pas mentionnée, devient novice sous le nom de Frère Arsène. Le Directeur du Noviciat est le Frère Hippolyte (Morin), nommé en 1830 ; mais c'est le P. de la Mennais lui-même qui anime spirituellement ce temps de formation, période déterminante mais souvent courte : il a contact avec chaque novice, assure des instructions, confesse et dirige... Et il marque ! Mgr Maupied, un habitué de Ploërmel, note : "les novices l'aimaient et le respectaient ; ils trouvaient une simplicité gaie, qui attirait leur confiance sans diminuer le vrai respect."

Le Frère Arsène prononce le voeu d'obéissance pour un an en 1835, et le renouvelle pour trois ans à la retraite de 1836 (1). Il est dispensé du service militaire en 1838 et s'engage définitivement dans la Congrégation en 1839.

Son premier placement comme enseignant est Saint-Nazaire, en 1836. Puis en Mars 1838 on le trouve à Bruz, petite localité au sud de Rennes. Nous n'avons guère de renseignements sur ces premières années de vie apostolique du Frère Arsène. Désigné par le Fondateur pour la mission toute nouvelle des Antilles - à sa demande certainement, le Père n'acceptant alors que les volontaires - il quitte Bruz en

(1) C'est au Chapitre Général de 1889 que la décision sera prise de prononcer les trois voeux de religion, même si pauvreté et chasteté étaient déjà comprises dans le voeu d'obéissance, comme l'indique le n° 33 des Constitutions de 1876 : "La Pauvreté, la Chasteté et l'Obéissance religieuses, entendues selon les Constitutions et les Règles, sont d'une pratique constante et universelle dans la Congrégation ; mais les Frères n'émettent publiquement que le seul voeu d'Obéissance."

septembre 1839, remplacé à ce poste par le Frère Etienne (Malenfant), futur Directeur Principal de la Mission du Sénégal.

Départ du F. Arsène pour les Antilles (15 février 1840)

Après quelques mois d'attente et de préparation, c'est le départ. Une lettre du Père au Frère Laurent, Directeur de l'Ecole de Quintin, mentionne, le 17 février 1840 :

"Demain, je pars pour Nantes, où je vais conduire les frères Arsène, Benjamin et Just-Marie, qui vont s'y embarquer pour la Martinique : de Nantes, je me rendrai à Paris..."

Le 23 février, les Frères n'étaient pas encore embarqués. A cette date, de Nantes, le Père écrit au même Frère Laurent :

"Les Frères que j'ai conduits ici ne sont pas encore embarqués. Tous les navires qui se rendaient directement à la Martinique avaient déjà mis à la voile quand nous sommes arrivés ; mais demain on doit arrêter leur passage sur un autre bâtiment qui va à la Guadeloupe. Je compte partir mardi pour Paris : priez pour les voyageurs."

Le départ des trois missionnaires s'effectue le 1^{er} mars, sur un navire de commerce, comme le note le Père, de Paris, à l'Abbé Ruault, le 29 février :

"Demain les Frères doivent s'embarquer à Nantes sur la Geneviève, beau navire tout neuf : ils y seront beaucoup mieux que sur les navires de l'État."

Traversée sans problème et passage à la Guadeloupe avant d'arriver au terme du voyage, la Martinique. C'est une lettre du Frère Marcellin (Morin), frère des FF. Hippolyte et Bernardin (2), qui nous renseigne à ce sujet. F. Marcellin est Directeur de l'école de Pointe-à-Pitre, qu'il a fondée le 1^{er} juillet 1839, avec les Frères Arthur et Rieul, et il écrit au Père le 20 avril 1840 :

"Les Frères Arsène, Just et Benjamin sont arrivés à la Pointe-à-Pitre le 8 de ce mois ; leur traversée a été très heureuse et n'a duré que 33 jours : il serait à désirer que tous les Frères qui viennent aux Antilles puissent passer sur les navires marchands ; ils ne seraient pas exposés à être tournés en ridicule comme l'ont été ceux qui, jusqu'à présent, ont passé sur les navires de l'État.

(2) Frère Bernardin, constructeur de la célèbre horloge astronomique qui fonctionne toujours à Ploërmel.

Les Frères ci-dessus ont passé huit jours à la Pointe-à-Pitre ; j'ai obtenu que les droits qu'il fallait payer pour le débarquement de leurs effets ne fussent payés qu'à la Martinique dans l'espérance que là le Gouverneur les en déchargerait."

Et un peu plus bas dans la même lettre :

"...J'espère que vous enverrez un frère capable de me remplacer, car si je venais à manquer, les Frères Arthur et Rieul ne pourraient vivre ensemble, leurs caractères sont trop différents."

Le F. Rieul sera le fidèle compagnon du F. Arsène à partir de 1841.

Premier placement : Saint-Pierre, en Martinique

Nos trois voyageurs, après cette halte fraternelle à la Pointe-à-Pitre, sont à pied d'oeuvre en Martinique pour fonder, dès le mois de mai, une école à St-Pierre. Cette ville importante du nord-ouest de l'île, avait moins souffert que le chef-lieu du tremblement de terre qui, le 11 janvier 1839, avait secoué la Martinique et causé 800 morts à Fort-Royal. Guadeloupe et Martinique sont dans une zone sensible où les séismes sont fréquents. Malgré ce désastre, six frères venaient de fonder une école à Fort-Royal, en janvier 1840. Saint-Pierre serait donc la seconde tête de pont pour l'oeuvre missionnaire en Martinique.

L'un des trois Frères venant de débarquer, F. Benjamin, est placé à Fort-Royal, où il remplace le E Alippe nommé Directeur-fondateur de l'école de Saint-Pierre. F. Benjamin (Dauphin), né à Dinan le 28 avril 1817, est emporté par la fièvre jaune dès le mois de novembre 1841. Il a 24 ans.

La communauté de Saint-Pierre se compose donc de trois Frères : le F. Alippe (Dagorne), né à Saint-Donan, dans les Côtes-du-Nord, le 17 avril 1813, le E Just (Raffray), né à Saint-Méloir-des-Ondes, près de Saint-Malo, le 28 décembre 1814, et le F. Arsène (Menet), né en 1815. Trois Frères jeunes - l'aîné a vingt-sept ans - qui ouvrent l'école en mai 1840.

Le Frère Just va succomber, comme le Frère Benjamin, victime de l'épidémie de fièvre jaune de 1841 : il meurt le 13 janvier, à 27 ans.

Nous avons peu de données sur le lancement de cette école de Saint-Pierre, dont les débuts paraissaient prometteurs, comme le note le Père de la Mennais au Gouverneur, le Contre-Amiral de Moges, le 17 juin 1840 : "J'ai lieu de croire qu'à Saint-Pierre trois frères ne suffiront pas, car la population y est très nombreuse, et les enfants se présentent en foule."

Le Frère Arsène écrit une lettre au Père de la Mennais sans doute à l'été de 1840, mais elle n'a pas été conservée. Le Directeur, Frère Alippe, dans une correspondance au Père datée du 23 juillet, donc presque trois mois après l'ouverture de l'école, fait surtout état de difficultés liées à la personne de son adjoint, le Frère Arsène. Voici le texte :

St-Pierre, le 23 juillet 1840

"Le navire qui devait partir lundi pour Brest ne partira que demain. J'ai essayé de vous envoyer un mandat de 1.000 E, mais il y a trop de formalités à remplir pour pouvoir vous l'envoyer cette fois-ci.

Je me plais assez bien dans l'emploi que vous m'avez donné, attendu que je crois faire la volonté du Seigneur en l'acceptant par obéissance. Cependant je vous assure qu'il est bien pénible pour moi d'être obligé de veiller sur la conduite d'un frère plus instruit que moi et qui a une répugnance extrême, non à me demander quelque chose, car il ne le fait jamais ou presque jamais, mais même à me souffrir, quoique cependant je lui ai toujours accordé ce qu'il m'a demandé.

En conséquence, il est absolument nécessaire que vous envoyiez un autre Directeur, ou que vous changiez le Frère Arsène et que vous l'envoyiez, non au Fort-Royal, car il déteste le F. Saturnin autant que moi, mais avec le E Marcellin ; il paraît que sa manière de gouverner lui a beaucoup plu (3).

Comme je vous l'ai dit, il m'a défendu d'aller dans sa classe, mais je me donne bien garde d'y aller que le moins que je puis. D'ailleurs elle est toujours fermée à clef, même pendant la classe...

Il a choisi tout le plus beau meuble pour mettre dans sa chambre. Excepté un buffet de 10 pieds de haut qu'on nous a donné pour la vaisselle, attendu qu'il ne peut pas y entrer ; mais il s'est emparé des clefs, en sorte que, quand la domestique veut mettre le couvert, elle est obligée d'aller le supplier de venir le lui ouvrir, car il ne les lui confie point ; encore moins à moi.

L'autre jour, il mit un enfant à coups de pied hors de la récréation. Me trouvant dans la salle et voyant les enfants courir de la cour dans la rue, je voulus voir ce qu'il y avait ;

(³) Le E Saturnin est Directeur de l'école de Fort-Royal, fondée en janvier 1840.

au même instant, je vis un enfant tout en pleurs qui vint me dire en créole que le E Arsène l'avait battu. Il n'avait pas achevé de parler que le F. Arsène vint à lui et lui donna 3 ou 4 coups de poing sur la figure en présence de beaucoup de monde et des enfants. Je me suis retiré tout confus et en gardant le silence comme à mon ordinaire...

Je lui parlai le soir. J'eus pour toute réponse que si l'enfant paraissait dans la cour, il le mettrait encore à la porte. Ce qu'il fit en effet le matin.

(Suit la relation d'une conversation orageuse du E Arsène avec un menuisier qui travaillait à l'école lors de la même scène décrite précédemment.)

Je m'étends un peu sur cet article, car il cause beaucoup de mal. Pour en finir, l'enfant n'a point été admis dans l'école, quoiqu'il était dans ma classe, car je crois que jusqu'à l'arrivée du Directeur, le plus prudent est de ne rien dire (4).

Par votre prudence et par l'amour que vous avez pour moi, mon très cher Père, je pense que vous allez acquiescer à mes désirs manifestés plus haut, car il est impossible que je puisse faire le bien comme cela.

Je suis, mon très cher Père, votre humble fils."

Frère Alipe-Marie

Il est sans doute utile d'en savoir plus sur le Frère Alippe, un peu dépassé par les événements, semble-t-il, et qui souffre du caractère du F. Arsène. Dans une lettre au Fondateur, le E Ambroise, nouveau Directeur Général des Frères, arrivé depuis six mois aux Antilles; écrit le 13 juin 1841, du Morne-Vanier (Fort-Royal) :

"...le Frère Alippe (qui) est tout à fait fou dans ses achats, des choses frivoles et presque inutiles ; tout ce qu'il voit en fait d'objets de piété, il faut qu'il les achète tous ; aussi il ne donne presque rien en argent ; c'est un homme qui travaille beaucoup avec les enfants pour les former à la vertu ; mais pour le reste un ton de grandeur règne chez lui et dans son ménage qui coûte beaucoup."

Et une dizaine de jours après, toujours au Père de la Mennais :

"...à Saint-Pierre, ce malheureux Frère Alippe-là fait toujours des dépenses folles et superflues ; il faut qu'il achète

(4) Le P. de la Mennais avait en projet d'envoyer un Directeur Principal pour la mission des Antilles. Le Frère Ambroise (Le Haiget) rejoindra Fort-Royal le 13 janvier 1841.

tout ce qui lui plaît sans songer du tout à payer ses dettes, jamais il n'en parle ; par ailleurs sa maison va assez bien et il y a du zèle pour la religion chez lui, j'ai peur même qu'il n'y ait un zèle mal entendu..."

Le Frère Ambroise était plutôt porté à la sévérité dans ses jugements, ayant lui-même une austère vertu. Mais il semble bien que le F. Arsène et le F. Alippe n'aient pas été faits pour s'entendre, le caractère entier de l'adjoint ne trouvant réponse suffisamment forte chez un directeur par ailleurs excellent mais complexé.

Aussi le Frère Ambroise à peine arrivé à son poste reçoit-il la visite du Frère Alippe venu lui demander deux choses : le renfort de sa communauté qui vient de perdre le F. Just, et le changement du F. Arsène. Voici un extrait de la lettre du F. Ambroise, écrite au Père du Morne-Vanier, la maison de campagne qu'il habitait à Fort-Royal, le 16 janvier 1841 :

"Le jour après (5), le Frère Alippe, sachant notre arrivée, est venu ici dans la joie de son âme chercher des Frères ; car ils n'étaient plus que deux (6), et encore Arsène ne peut plus aller là ; il paraît que c'est une bien pauvre tête. Je ne sais pas ce que j'en ferai, c'est lui le maître de la maison, il fait ce qu'il veut et le jeune Frère Alippe (7) est dans la souffrance. Je lui ai donné de suite les Frères Anastase, Philémon et Rembert, et quand je pourrai, j'irai de suite à Saint-Pierre mettre un peu d'ordre en tout."

Adjoint à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe

C'est bien ce qui arrive : le nouveau Directeur Général opère sans tarder les changements qui s'imposent, comme nous le marquent avec précision plusieurs correspondances. Le 6 février 1841, le F. Saturnin, de Fort-Royal, écrit au Père :

"Le F. Arsène est maintenant à la Guadeloupe et le Frère Anastase le remplace. Le Frère Alippe a donc les Frères Anastase, Philémon, Irénée-Marie et Rembert."

Et le Frère Marcellin, de Pointe-à-Pitre, lui écrit également un peu plus tard

:"...Le Frère Ambroise est arrivé à la Pointe-à-Pitre le

(5) Soit le 14 janvier, le F. Ambroise étant arrivé le mercredi 13.

(6) Le F. Just est enterré le 13 à Saint-Pierre.

(7) En réalité, le F. Alippe est plus âgé de deux ans ; mais il est entré à Ploërmel une année après le F. Arsène et surtout il souffre d'être moins instruit.

quatre février, il nous a amené le Frère Arsène, ayant l'intention de retirer le Frère Arthur qu'il veut placer à l'Île Marie-Galante..."

Ainsi, le F. Arsène est resté à Saint-Pierre de mai 1840 à fin janvier 1841, et il rejoint le directeur qu'il avait souhaité, le F. Marcellin, le 4 février, à son nouveau poste de Pointe-à-Pitre (8).

Quant au F. Alippe, il ne verra pas la fin de l'année 1841: la fièvre jaune l'emporte le 19 septembre. Il a 28 ans. La plume du E Ambroise, en en donnant la nouvelle au Père, se radoucit, laissant transparaître l'âme sensible du Supérieur. Il écrit de Palmiste (Basse-Terre), le 1er octobre suivant :

"J'apprends la triste nouvelle de la mort du bon et saint Frère Alippe qui m'a, je vous assure, jeté dans la consternation la plus grande que je ne puis pas empêcher mon pauvre coeur de se serrer ni mes yeux de se noyer : le frère Gérard est là qui me donne cette nouvelle et marque qu'il a été enterré le 20 septembre par tout le clergé accompagné d'un cortège très nombreux..."

Et le supérieur de Ploërmel répercute cette nouvelle dans sa correspondance aux Frères de Bretagne. Au Frère Laurent, Directeur de Quintin, il écrit le 4 décembre :

"Annoncez aux parents de notre excellent Frère Alippe (9), qu'il est mort à la Martinique le 21 septembre (10) en odeur de sainteté ; les détails de sa mort sont admirables : quand il ferait des miracles, je n'en serais pas surpris."

(8) Pitre était un Hollandais admis à s'établir dans la colonie en 1654. Il installa un premier comptoir à la pointe qui prolonge le morne, d'où le nom de Pointe-à-Pitre donné à la ville principale de la Grande-Terre (Cf. abbé Guilbaud, Les étapes de la Guadeloupe religieuse, Impr. cath., Basse-Terre, 1935)

(9) Saint-Donan, d'où est originaire le Frère Alippe, est situé à une dizaine de kilomètres de Quintin.

(10) En fait, le 19 septembre.

Une quinzaine de jours après son arrivée à Pointe-à-Pitre, le Frère Arsène, qui n'a jusqu'ici écrit qu'une lettre au Père de la Mennais depuis son débarquement aux Antilles en mai 1840, éprouve le besoin de renouer avec Ploërmel. Voici sa lettre.

"D .S

Pointe-à-Pitre, le 20 février 1841

Mon cher Père,

Dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et que j'ai reçue le 13 janvier, vous me parlez du peu de lettres que vous avez reçu de moi ; il me semble que vous n'avez pas tout à fait tort ; mais pour vous dire la vérité sans aucun détour, ce qui m'a en quelque sorte engagé à ne pas vous écrire de nouveau, c'est ce long silence que vous avez mis avant de répondre à ma dernière et première lettre ; car que sert de vous écrire, si vous ne répondez pas aux lettres qu'on vous adresse ? que sert de vous dire que nos âmes sont malades, si vous ne nous montrez pas la manière de les guérir ? à tout cela peut-être répondrez-vous que vous avez beaucoup d'ouvrage : nous le savons fort bien. Mais le médecin a toujours soin d'aller voir le premier le malade qui est le plus en danger.

Comme vous le savez, je ne me suis pas toujours conduit à l'égard du Frère Alippe d'une manière convenable : je le sais très bien ; peut-être ai-je porté un peu trop loin l'indocilité, mais peut-être aussi vous a-t-on grossi les sujets, car quand on trouve à redire sur le mot Gredin, on doit bien passer en revue les petits manquements.

Le bon Frère Ambroise voyant que nous étions prévenus l'un contre l'autre, a jugé à propos de me mettre à la Pointe avec notre bon Frère Marcellin.

Je suis bien dans la résolution de vivre en bonne intelligence avec tous nos frères de la Pointe.

Veillez continuer à nous aider de vos prières et par ce moyen nous pourrons devenir des hommes nouveaux.

Je suis avec beaucoup de respect votre très humble et obéissant

F. Arsène

J'avais écrit au Frère Dosithée, il m'a beaucoup affligé en me disant qu'il n'avait rien reçu."

* *

Le problème de la correspondance entre Ploërmel et les Antilles ne devait pas être des plus faciles à l'époque des voiliers : il fallait néanmoins trouver les bonnes occasions et accepter souvent de longs délais. Le Père, néanmoins, demandait à ses Frères des Colonies de lui écrire tous les trois mois pour le tenir au courant de la marche des écoles, des difficultés et des changements, des diverses activités apostoliques, de l'observation de la Règle et ainsi garder contact avec chacun de ses Frères, le soutenir, l'encourager, le diriger à distance, comme il l'avait fait autrefois dans le cadre plus intime de la Maison-Mère.

Le Père de la Mennais répond à chacun de ses fils spirituels, mais il a déjà en métropole de nombreuses écoles et communautés à superviser, des fondations demandées à entreprendre ; il se débat avec le ministre de l'Instruction publique au sujet des autorisations provisoires d'enseigner, se déplace beaucoup en Bretagne et à Paris ; en un mot, il doit faire face à l'écrasant travail d'administration et d'animation qui est celui d'un Supérieur Général de deux Congrégations religieuses, sans parler des procès qu'il soutient, de l'aide multiple accordée à d'autres apôtres de la jeunesse, dans une période où les difficultés de son Frère Féli avec l'Eglise le torturent moralement et retentissent parfois durement sur ses propres oeuvres.

Rien d'étonnant donc s'il ne peut répondre tout de suite aux innombrables lettres qu'il reçoit à Ploërmel. Les retards impatientent les Frères des Antilles, eux qui sont loin, vivant une situation inédite, et qui attendent du Supérieur des directives ou des conseils. Quelques jours après la lettre du F Arsène, son Directeur, le E Marcellin, a la même réaction à propos du courrier ; il écrit au Père le 25 février :

"Le Frère Ambroise nous a dit que vous vous plaigniez de notre négligence à vous écrire ; c'est peut-être avec raison, mais nous devons vous observer que ne recevant de vous aucune nouvelle, nous avons été tout déconcertés et forcés de dire : nos lettres ne sont pas parvenues ou notre Père n'en tient nul compte ; en effet, ce n'est qu'après avoir passé près d'une année ici que j'ai reçu votre première lettre, la seconde six mois après, les deux dernières presque en même temps ; enfin, depuis deux ans, j'ai reçu quatre lettres, et nos Frères, une."

De son côté, le Frère Ambroise, qui rappelle aux Frères leur devoir concernant la correspondance avec le Père, se fait l'écho près de lui, avec la rude franchise

qu'on lui connaît, des plaintes des Frères qui ne reçoivent pas assez régulièrement les réponses qu'ils attendent. Du Morne-Vanier, il écrit au Fondateur, le 13 juin 1841 :

"...3° Je vous ai dit dans ma dernière lettre que plusieurs des frères sont tout à fait déconcertés et irrités parce que vous ne répondez pas à leurs lettres ou que vous ne leur mettez que quelques lignes. Cela produit un très mauvais effet dans l'esprit de nos frères, et si vous ne remédiez pas à cela comme vous le pouvez facilement, et c'est parce qu'ils voient clairement que vous le pouvez avec facilité qu'ils s'irritent davantage et plusieurs se perdront ; ainsi, si c'est par économie que vous faites cela comme on le dit formellement, je vous dirai aussi que cette économie est très mal entendue ; il me semble que vous devez et que vous pouvez nous écrire même avec plus d'exactitude qu'à ceux de France, et de suite quand vous recevez nos lettres, et quand la lecture est encore toute fraîche dans votre mémoire, alors vous écririez plus long à chacun..."

Ce troisième paragraphe d'une très longue lettre est écrit manifestement au fil de la plume, en toute confiance et sans s'embarrasser de circonlocutions adoucissantes. Les lettres du Père comptaient pour chacun des Frères ; elle étaient ardemment attendues !

* *

Cinq mois après, avant d'avoir reçu réponse à sa lettre de février, Frère Arsène écrit à nouveau au Père de la Mennais ;

"D.S.

28 juillet 1841

Mon très cher Père,

J'ai attendu longtemps, croyant avoir de vos nouvelles ; me voyant trompé dans mon attente, je me suis déterminé à vous écrire.

La fièvre jaune est à la Guadeloupe, deux de nos frères en sont atteints, savoir le F Hervé et le F Hyacinthe (11) ; ils

(11) F. Hervé (Monnerais) est directeur de l'école de Basse-Terre. Ses brillantes qualités humaines en font un éducateur très apprécié, qui a du mal à limiter ses activités, au détriment de ses devoirs de communauté. Il est souvent rappelé à l'ordre par le F Ambroise et par le Père. Après un long séjour aux Antilles et un court passage en Guyane, il fera partie de l'équipe dirigeante de la mission d'Haïti fondée en 1864. Il y meurt à Saint-Marc, âgé de 78 ans, après 54 ans de vie missionnaire.

F Hyacinthe (Fichou) est le saint Frère qui s'est illustré à Basse-Terre durant 20 ans, comme enseignant, directeur et catéchiste ; il visitait aussi la prison et correspondait régulièrement avec le Fondateur. Il meurt au retour de la Guadeloupe, le 1^{er} septembre 1860, peu avant le Père.

ont eu de très fortes crises, mais on pense qu'ils sont hors de danger. Nos classes sont très nombreuses, elles se composent de 300 élèves ; nous avons en outre 70 jeunes gens, que nous préparons à la première communion ; je dis des jeunes gens, car nous en avons qui ont plus de vingt ans. Pour vous dire la vérité, nous sommes accablés d'ouvrage ; pour ma part, j'ai sept heures de classe par jour ; malgré ce surcroît d'occupation, nous nous portons assez bien au milieu de nos travaux. Nous voyons avec une grande satisfaction que nos leçons ne sont pas infructueuses ; nous avons une douzaine de jeunes gens qui ont fait leur première communion l'année dernière qui mènent une vie qui ne laisse pas grand'chose à désirer, nous en avons même quelques-uns qui s'approchent fréquemment de la Ste-Table.

Que je suis exposé, ainsi que les autres, dans ce pays d'abominations et d'exécration ; mais appuyé sur le bras fort de mon Dieu et aidé de vos bonnes prières ainsi que de celles de nos chers frères, je demeurerai ferme et inébranlable. Non, jamais je n'avais cru la prière d'une si grande nécessité que depuis que je suis aux Colonies ; ici, étant abandonné de presque tout le monde, je ne trouve de consolation que dans la prière. Priez donc pour moi, je vous en conjure, afin qu'en instruisant ces pauvres petits enfants, je gagne la belle couronne que Dieu me destine.

Je crois que l'un de mes plus grands défauts, c'est d'attribuer une partie de mes succès à moi, et non à celui qui a dit : vous ne pouvez rien sans moi.

Recevez l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Mon cher Père, votre très humble serviteur."

F. Arsène

La lettre du 28 juillet n'était pas encore partie qu'arrive une réponse de Ploërmel. Avant de fermer le pli, et d'y apposer le cachet, Frère Arsène réagit immédiatement :

"Je viens de recevoir à la minute votre aimable lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; cette lettre m'a fait un sensible plaisir ; mais vous paraissent douter que mes promesses soient sincères ; cependant elles partent d'un

coeur véritablement repentant, d'avoir mené la conduite d'un impertinent et d'un désobéissant.

Ayez donc meilleure opinion de moi.

Pointe-à-Pitre, le 29 juillet 1841."

F. Arsène

A l'époque, la lettre ordinaire était une simple feuille pliée de manière à faire apparaître au verso l'adresse du destinataire. On la cachetait à la cire, après y avoir inclus, au besoin, un autre pli. Le cachet du lieu de départ et du lieu de destination était apposé, comme de nos jours, par les bureaux de poste, indiquant les dates correspondantes. C'est le destinataire qui payait le port.

Les lettres du Frère Arsène à cette époque sont rédigées avec soin : fine calligraphie, majuscules mises en valeur, orthographe pratiquement sans faute, signature très lisible entourée d'un paraphe élégant et presque recherché. Le style, lui, n'a rien de recherché, s'agissant de lettres d'un actif qui laisse se dérouler sa pensée spontanément ou rédige une série de nouvelles. La phrase aurait parfois gagné à être plus courte et mieux cernée. Mais l'auteur a une correcte instruction primaire.

Il aurait été fort intéressant de pouvoir lire les réponses du Père de la Mennais : malheureusement aucune lettre adressée directement au Frère Arsène ne nous a été conservée.

Un Aumônier pour les Frères des Antilles : Abbé Évain

Le 28 septembre 1841 avait lieu à Ploërmel une émouvante cérémonie : celle du départ de 12 Frères missionnaires, dont 8 à destination des Antilles avec, à leur tête, l'abbé François Évain, jeune aumônier à la Maison-Mère sous la direction du Père de la Mennais. Depuis quelque temps déjà, les Frères des Antilles, appuyés par le Frère Ambroise, demandaient un aumônier pour le service des écoles et des communautés, le clergé local ne suffisant pas à la tâche, surtout pour l'administration des sacrements aux élèves. Le Père, qui avait pleine confiance en l'abbé Évain, annonçait cette heureuse nouvelle au Frère Ambroise, le 7 septembre 1841 :

"Grâce à Dieu, vos désirs et les miens sont accomplis : vous allez être tous consolés, soulagés et dirigés dans les voies de la sainteté par un prêtre qui sera tout à la fois votre guide et votre modèle. Prenez donc bon courage et ranimez votre confiance."

Les neuf voyageurs arrivaient à Fort-Royal à la mi-novembre.

Hélas, après des débuts prometteurs, l'abbé Évain, soutenu par quelques Frères et en opposition de plus en plus ouverte avec le Frère Ambroise, essaya de devenir le Supérieur des Frères des Antilles, créant un climat détestable et semant la division autour de lui (12).

Plusieurs lettres du Frère Arsène nous indiquent ses réactions et son évolution par rapport à ce qu'il faut bien appeler "l'affaire Évain".

La lettre suivante, datée du 5 avril 1842, donne des indications sur l'apostolat des Frères à Pointe-à-Pitre et fait brève mention d'un "compte de conscience" demandé par le Père, sorte d'examen personnel relatif à l'observation de la Règle, aux exercices de piété et autres directives communautaires...

"D .S .

Bon Père et vénérable Supérieur,

Il me semble vous entendre me dire que je vous écris trop rarement ; si vous le dites réellement, vous n'avez pas tout à fait tort, mais cependant, permettez-moi de vous dire que je vous écris encore plus souvent que vous ne m'écrivez, attendu que vous n'avez pas encore répondu à ma lettre de l'année dernière, dans laquelle je vous demandais des avis assez importants.

Nous sommes au comble de la joie, malgré les mortalités qui ne cessent de nous affliger journellement, car si le bon Dieu nous afflige, ce n'est que pour nous éprouver et pour voir si nous lui serons fidèles ; ce qui nous fait croire que c'est véritablement l'oeuvre du Seigneur, c'est que le diable qui en est jaloux, nous tend des pièges de tous les côtés par ses suppôts pour tâcher de paralyser cette oeuvre vraiment apostolique.

Nous avons eu à la Pointe dernièrement une première communion bien édifiante ; la maison de retraite était la nôtre, nous avons presque tous ces bons jeunes gens, les blancs même ; ils étaient au nombre de 66 à 70, il y avait dans ces jeunes gens, une simplicité, une candeur admirable. Ils avaient formé le projet de rester trois jours chez nous pour faire avec plus de facilité leur action de grâce ; parce que dans ces pays-ci l'action de grâce dure trois jours, et il n'est pas permis selon eux de faire aucun travail pendant ce temps : non seulement l'enfant ne travaille pas, mais toute la famille en fait autant.

(12) Voir Laveille, Jean-Marie de la Mennais, tome II chap. XI, pp. 239-249 ; et F. Symphorien-Auguste, A travers la Correspondance de l'abbé Jean-Marie de la Mennais, troisième série, chap. VI, VII, VIII.

Cependant après leur avoir représenté l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvions de ne pas pouvoir les retenir plus longtemps, à la fin ils se firent violence, ce ne fut pas sans verser des larmes, surtout les petits blancs qui nous sont très attachés, car les préjugés ne sont point aussi forts chez les enfants que chez les parents dans lesquels ils existeront toujours.

M. Évain fait un bien immense dans nos parages, mais malheureusement chaque établissement ne le voit pas assez souvent, ni le possède assez longtemps ; il n'a encore confessé nos enfants qu'une seule fois, et cependant nous trouvons un grand changement. Je ne saurais expliquer le singulier effet que la confession produit chez ces pauvres petits enfants ; quand ils en reviennent, ils sont tout drôles, tout changés ; si une confession a fait tant de bien , demandez-moi le bien que ferait un prêtre zélé attaché à chacun de nos établissements : non seulement nos élèves seraient confessés exactement mais nous-mêmes le serions bien plus régulièrement, car il se passe quelque fois quatre semaines sans que nous puissions passer.

Pour ce qui me regarde personnellement, je suis toujours mauvais comme à l'ordinaire ; je suis étonné que Dieu se serve de moi pour procurer sa gloire, tandis qu'il y en a d'autres qui pourraient le faire beaucoup plus efficacement que moi, il ne cesse de m'accorder des grâces, surtout celle de mourir au milieu de mes petits enfants et l'arme à la main comme le vaillant soldat.

Priez le bon Dieu, mon cher Père, qu'il m'accorde les grâces qui me sont nécessaires pour bien instruire les autres et pour ma propre sanctification.

Agréez l'assurance de mon profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,
Mon bon Père,

Votre très humble serviteur.

Pointe-à-Pitre, le 5 avril 1842.

F. Arsène

P.S. Quoique nous soyons accusés par le Frère Ambroise d'agir en révoltés, tous tant que nous sommes à la Pointe, cependant j'ai l'honneur de vous dire que M. Évain qui est au milieu comme un véritable père et consolateur, a été entièrement détrompé et n'a pu s'empêcher de traiter devant nous le Frère Ambroise de fourbe et de menteur.

Pour moi, je puis vous assurer que depuis que je suis à la Pointe, je n'ai eu aucune contestation sérieuse avec les frères avec lesquels j'ai le bonheur de vivre ; au contraire, nous avons toujours vécu en bonne intelligence et agi toujours de concert autant que possible ; comme pourra très bien vous le dire le cher Frère Marcellin, qui s'est comporté à notre égard et en tout d'une manière admirable : le F. Ambroise ne pourra pas dire le contraire, s'il est conséquent."

Une Crise sérieuse : "l'affaire Évain"

Sans entrer dans tous les détails de cette triste cabale autour de M. Évain, il est utile de situer le contexte de la lettre suivante du Frère Arsène, datée du 24 mai 1842.

Après avoir reçu au Morne-Vanier une lettre insolente émanant des Frères de Basse-Terre mais inspirée par M. Évain, où ils déclaraient ne plus reconnaître que l'aumônier comme Directeur général, le Frère Ambroise, un peu reconforté par une lettre du Père, décida d'aller visiter les communautés de la Guadeloupe. Il était à la Pointe-à-Pitre vers la mi-mai et pouvait écrire au Fondateur, le 21 : "Les Frères d'ici, retournés contre M. Évain, lui ont écrit des lettres très dures..."

Le Frère Ambroise, honnêtement et pour faire la clarté sur cette affaire, demande aux Frères d'en écrire au Père de la Mennais pour lui donner leur opinion. La communauté de Pointe-à-Pitre en mai 1842 était composée comme suit : F. Lambert, Directeur, venu remplacer le F. Marcellin rentré en France pour raison de santé ; les FF. Rieul et Arsène déjà présentés ; le F. Donatien arrivé de France en janvier 1841. Elle avait perdu un jeune Frère arrivé avec le F. Donatien et victime de la fièvre jaune après sept mois de présence en Guadeloupe, le Frère Palémon (Morin), né au Rheu, près de Rennes, et décédé le 13 août, à 22 ans.

Les FF. Arsène et Donatien écrivent au Père le même jour, le 24 mai. Ces deux lettres représentent l'opinion des Frères "de la base", comme on dirait aujourd'hui, à la fois déconcertés, prudents et francs. Le Frère Donatien (Tobie), né à Guérande, est du même âge que F. Arsène, mais il est entré plus tardivement dans la Congrégation, en 1840. Les deux confrères ont dû échanger leurs réflexions, bien sûr : mais chacun exprime son point de vue en toute indépendance, suivant sa personnalité.

"Mon vénérable Père,

Je voudrais me dispenser de vous écrire la présente,

attendu que j'ignore jusqu'à un certain point les accusations en question, mais puisque le Frère Ambroise nous y invite et nous presse même de le faire pour le bien de notre pauvre petite mission, je vais le faire le plus brièvement possible.

Le cher Frère Ambroise et le bon M. Évain se sont montés ou du moins on les a montés l'un contre l'autre ; ils ont cru faire bien tous les deux, je n'en doute pas qu'en tout ce qu'ils ont fait, ils avaient des intentions droites, mais il n'en est pas moins vrai (de) dire qu'il en résulte toujours des inconvénients, qui auraient de très mauvaises suites si l'animosité ou la malveillance venaient à en profiter ; il eut été bien plus prudent qu'ils se fussent arrangés entre eux car je vois avec beaucoup de peine que cette division a non seulement scandalisé les frères, mais aussi le public : tout Fort-Royal le sait toujours ! Si Fort-Royal en est informé, des choses de cette nature ne manqueront pas de se propager, surtout ici, où l'on aime à s'en entretenir.

Le bon M. Évain et le Frère Ambroise ont un caractère tout différent, et qui ne sympathiseront jamais ensemble ; l'un est dur, peut-être à l'excès, puisque plusieurs frères s'en plaignent ; l'autre doux et trop condescendant ; comment joindre les deux extrémités ensemble, c'est une chose assez difficile, mais qui pourrait encore avoir lieu, en employant les règles que la charité nous prescrit et si l'on ne voulait pas tant écouter le vieil homme, et le diable qui nourrit toute cette cabale ; car c'est cet esprit satanique qui agit en tout ceci, c'est un camarade qui a du génie ; il a vu qu'il ne pouvait pas anéantir notre petite mission par des personnages du dehors, il a posé son trône au milieu de nos maisons, et là, il a voulu régner en maître absolu, afin de la détruire par ses membres mêmes ; ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, par ceux qui devaient en être le soutien ; mais je pense avec une bien grande joie, que cet esprit diabolique va se trouver tout à fait déconcerté, lorsque à la considération de nos prières que nous redoublons en ces jours malheureux, la colère de Dieu irritée contre nous se laissera fléchir ; de votre côté, je pense que nous ne sommes point oubliés ; encore un peu, ô Père, et nous serons délivrés.

M. Évain, quand il est venu nous voir, il nous a d'abord édifiés par son zèle à enseigner le catéchisme aux jeunes gens ; il ne cessait de nous encourager à en faire autant ; mais lorsque nous l'avons entendu parler du Frère Ambroise, nous avons vu de suite qu'ils avaient quelques différends

entre eux, ces propos nous ont quasi scandalisés. A l'arrivée du Frère Ambroise, nous l'avons interrogé, pour savoir si tout ce qu'on débitait était véritable ; il nous a répondu que c'était faux ; lesquels croire, je n'en sais rien, car il faudrait être sur les lieux pour savoir la vérité.

Pour finir toutes discussions, le plus court moyen, c'est d'en rappeler un en France ; lequel ? Voilà le difficile ! Mais je crois selon moi, que vous feriez mieux de rappeler le Frère Ambroise, car l'Administration de la Martinique est tout à fait montée contre lui ; tandis que M. Évain est bien avec celle de la Guadeloupe et assez bien avec celle de la Martinique ; d'autant plus qu'il a fait des propositions au gouverneur qui ont été acceptées par le conseil privé ; ces propositions sont d'accorder un aumônier à chacun de nos établissements, ce qui serait beaucoup à désirer. Que penseraient-ils de M. Évain, s'il partait maintenant ?

Ma classe est composée de 45 à 50 élèves ; ils sont assez bien, mais ils ne sont pas exacts à venir en classe ; plusieurs de ma classe ont fait leur première communion cette année et je pense qu'un plus grand nombre aura ce même bonheur l'année prochaine, car il y en a qui ont d'assez bonnes dispositions.

N'oubliez pas dans vos saints Sacrifices et dans vos bonnes prières, ces pauvres petits enfants, qui font l'objet de nos tendres sollicitudes.

Recevez, mon bon Père, l'assurance de mon profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre humble serviteur.

Pointe-à-Pitre, le 24 mai 1842."

F. Arsène

Le même jour, Frère Donatien écrit :

"D .S.

Mon très cher Père,

Voyant que le bon Dieu veut mettre à l'épreuve notre mission, je dis à l'épreuve car il me semble qu'il a permis au démon d'exercer sur nous une partie de son intrigue, je vais vous dire ce que j'en pense de tout cela ; car depuis quelque temps, les misères vont toujours en augmentant, nous apprenons tous les jours de mauvaises nouvelles, et tout cela se passe à la Martinique.

Nous avons appris toutes ces misères au premier voyage de Monsieur Évain à la Guadeloupe ; il nous fit le récit de tout, du moins en partie, ce que disaient et pensaient les Frères de la Martinique du Frère Ambroise ; il nous disait que ce pauvre frère avait eu grand tort dans plusieurs circonstances ; d'après ce qu'il avait appris, cela nous indisposa tous contre lui, ne sachant que penser de toutes ces choses.

Monsieur Évain de retour à la Martinique, fit entendre au Frère Ambroise que tous les frères de la Guadeloupe étaient indisposés contre lui. Le Frère Ambroise voyant cela remit sa démission à Monsieur Évain ; alors il partit pour se rendre à St Pierre, il dit aux frères qu'il avait remis sa démission ; les frères, alarmés de cette nouvelle, le supplièrent de ne pas le faire avant d'avoir vu les frères de la Guadeloupe, afin de s'assurer de nos dispositions. Arrivé à la Pointe, il fit la même chose ; cela nous surprit beaucoup ; il nous demanda si nous étions dans les dispositions de le révoquer comme notre Supérieur. Nous lui avons répondu que non, que nous n'avions aucun sujet pour méconnaître son autorité, parce que nous le connaissons légitime. Il est dans ce moment à la Pointe, accablé de chagrin, voyant les choses prendre une si mauvaise route.

Je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai eu le coeur navré de douleur, le voyant faire le récit de ses peines, pleurant comme doit le faire un bon pasteur se voyant sur le point d'être privé de son troupeau. Nous le consolons autant que nous pouvons, car nous n'avons (pu) et ne pouvons le méconnaître pour notre Supérieur. Je ne sais pourquoi quelques frères font difficulté de reconnaître son autorité ; ils ont monté la tête à Monsieur Évain contre lui, d'une manière affreuse.

La plus grande (partie) de tout cela n'est je crois que mensonge, jalousie, je dirai même calomnie.

Mon cher Père, pour moi je ne sais plus que penser de toutes ces misères. D'un côté, je crois que Monsieur Évain a tort de s'être monté la tête contre le Frère Ambroise au récit que lui ont fait plusieurs frères de la Martinique qui avaient eux-mêmes la tête montée contre lui, et qui avaient même perdu la voie de l'obéissance, d'après ce que j'ai entendu. De l'autre côté, je ne sais si le Frère Ambroise a toujours agi avec toute la prudence nécessaire à l'égard de ceux-ci. Pour nous, nous sommes ballotés de tous les côtés..."

* *

Malgré les conseils mesurés et paternels du Père de la Mennais, l'abbé Evain ne recula devant rien pour arriver à ses fins : il accusa le Frère Ambroise "devant le Gouverneur de la Martinique, d'entraver, par son administration, le succès des écoles" et alla jusqu'à intercepter le courrier qui lui était adressé par le Père... Enfin démasqué et convaincu d'imposture, frappé d'un ordre d'expulsion émanant du ministère de la Marine, il s'enfuit aux Antilles anglaises. Le 22 novembre 1842, il franchit en pleine nuit, dans un simple canot, le dangereux détroit qui sépare la Martinique de la Dominique. "Après y avoir exercé quelque temps les fonctions de curé, il dut de nouveau quitter son poste, et il revint furtivement en Bretagne." Après un court séjour à Malestroit, l'abbé Evain, délaissé de tout le monde, prit le parti de retourner à la Martinique. Une maladie de poitrine l'obligea à se retirer à l'hôpital de Fort-de-France où il mourut dans les derniers jours de mars 1849. Peu avant son décès, le Frère Ambroise lui fit une visite et le trouva dans une complète illusion sur la gravité de son état (13).

L'épidémie de fièvre jaune

Une sinistre menace plane constamment sur les Antilles : la fièvre jaune. Elle peut abattre en quelques jours ceux qu'elle touche, surtout les Européens ou les jeunes encore mal aguerris. Depuis deux ans, elle a déjà durement frappé la nouvelle mission : les Frères Benjamin, Just, Alippe, Palémon sont morts en 1841, sans parler du Frère Anastase, né à Saint-Méen et placé à Fort-Royal, lui aussi enlevé à 24 ans, le 9 novembre.

A l'été de 1842, elle atteint le E Lambert, Directeur de Pointe-à-Pitre. F. Lambert (Boullier) est né à Pipriac, en Ille-et-Vilaine, le 31 juillet 1814. Il fait partie du groupe de huit Frères venus aux Antilles avec l'Abbé Evain et rejoint Pointe-à-Pitre dès son arrivée, à la mi-novembre 1841. Il devient directeur quand, le 25 avril 1842, le Frère Marcellin rentre en France pour refaire sa santé.

C'est le Frère Arsène qui avertit le Directeur Général de la maladie du Frère Lambert. Cette lettre est la seule que nous ayons, adressée par le E Arsène au F. Ambroise.

(13) Entre guillemets : citations de Laveille, op. cit., t. II, pp. 245 et 249. Renseignements complémentaires : F. Symphorien-Auguste, op. cit., 3e série, pp. 232 et 441. "A dater du départ de l'abbé Evain, souligne Laveille, le frère Ambroise conquiert, dans les deux îles, une autorité morale hors d'atteinte", op. cit., t. II, p. 249.

"D.S.

11 heures 1/2 du matin

Mon très cher Frère,

Depuis neuf jours que notre très cher Frère Lambert était à l'hôpital, pour une petite fièvre, dont les accès étaient beaucoup moins intenses - il commençait même à parler de revenir à la maison - lorsque hier dans la nuit, la malheureuse fièvre jaune est venue le visiter ; aujourd'hui elle prend de très mauvaises tournures : il se plaint des reins, de la tête et de l'estomac ; mais nous nous réjouissons en voyant cette résignation parfaite dans laquelle il est à la volonté de celui qui nous envoie quand bon lui semble la maladie et la santé ; il s'est confessé hier et va encore l'être aujourd'hui et recevoir probablement aussi la ste Communion. Priez, mon bon frère, que le grand médecin le guérisse ou le reçoive dans ses tabernacles éternels, mais que sa sainte volonté se fasse en tout partout, nous nous y abandonnons entièrement.

Une soeur nouvellement arrivée de France a été atteinte un jour avant notre très cher frère de la fièvre jaune aussi ; nous leur disons qu'ils ont envie de faire le grand voyage ensemble, ce qui nous amuse beaucoup et sert, ou du moins nous aide à digérer nos peines et nos chagrins.

Je vais tâcher de suivre sa maladie autant qu'il me sera possible, pour pouvoir vous donner des nouvelles tous les jours.

Adieu, mon cher frère, tâchez de venir nous consoler le plus tôt possible.

Nous sommes bien, nous autres, et nous vous disons à tous mille choses tendres.

Je suis avec respect votre très humble Serviteur.

F. Arsène

Pointe-à-Pitre, le 23 juillet 1842."

* *

Le 19 août suivant, le Frère Arsène tombait malade à son tour. Une lettre des deux jeunes créoles, MM. Laborie et Langlumé (14),

(14) Ces deux jeunes gens, nés l'un et l'autre en 1824, arrivent à Ploërmel le 16 janvier 1843 et deviennent les FF. Alfred-Marie (Laborie) et Liguori-Marie (Langlumé). Le premier exercera en Guyane, puis en France, à Couëron, Ploërmel, Indret, Marsac, Orvault, Le second s'illustrera au Sénégal, à Gorée et Saint-Louis, y devenant Directeur Principal des Frères (voir Ménologe des F.I.C.P., tome I, pp. 262 et 265).

adressée au Frère Marcellin à Ploërmel, nous le signale, le 7 septembre, de Pointe-à-Pitre :

"Le Frère Arsène a été aussi très gravement malade, mais pas tant que le frère Lambert ; il est sorti hier de l'hôpital et doit partir cet après-midi pour la Basse-Terre où ils vont en changement d'air."

Le Frère Arsène arrive donc le 7 septembre à Basse-Terre ; plus exactement, à une maison de campagne "habitation très saine et très agréable", louée par le Frère Ambroise pour le repos et les convalescences des Frères. Voici comment la présente le F. Ambroise lui-même, dans un début de lettre adressée au Père de la Mennais, le 1^{er} octobre 1841 :

"D.S.

Sur le haut d'une montagne, près la Soufrière et presque si haut dans les nues, qui s'appelle Palmiste à juste titre, à deux lieues de la Basse-Terre, où je suis relégué par l'ordre du Médecin le 28 septembre 1841, d'où je vois bien des îles : les Saintes, la Dominique qui est aux Anglais, Marie-Galante, et si le temps était bien clair, je verrais aussi la belle Martinique, et Sainte-Lucie qui est aussi aux Anglais, et la Désirade."

Ainsi, de Palmiste, le Frère Arsène, convalescent, écrit au Père pour lui rendre compte de sa maladie :

"D.S.

Mon très cher Père,

Je suis en retard à vous écrire, car je crois qu'il y a bientôt quatre mois que ma dernière lettre est partie de la Pointe en mai. Veuillez m'excuser, attendu que j'ai eu une maladie qui m'a détourné de mes occupations ordinaires et surtout du doux plaisir que je ressens lorsque je m'entretiens avec vous.

Le dix-neuf du mois d'août, j'ai été atteint de la fièvre jaune ; aussitôt que j'en ressentis les premières atteintes, je me rendis à l'hôpital où, avec les soins que me prodiguèrent ces bonnes religieuses, je me suis tiré du mauvais pas dans lequel j'étais engagé. Le bon Dieu cette fois-ci, n'a pas encore voulu de moi, il a voulu que je travaille plus longtemps à sa gloire : que sa sainte volonté soit accomplie et non la nôtre.

Le premier accès de fièvre dura quarant-huit heures, les autres furent moins intenses et moins longs ; enfin après avoir passé une vingtaine de jours à l'hôpital, je me suis

trouvé bien, sans avoir cependant beaucoup de force, car après cette sorte de fièvre, on est dans une faiblesse à ne pas tenir debout ; pour avoir un rétablissement plus prompt et plus (durable), les Médecins nous ont conseillé, le cher Frère Lambert et moi, de prendre l'air des hauteurs (c'est-à-dire de nous diriger vers la Basse-Terre) pour éviter les rechutes de cette mauvaise fièvre, qui sont tout à fait dangereuses. Nous sommes dans un endroit nommé Palmiste, très près de la Soufrière, on y respire un air de France. Depuis quinze jours que nous y sommes, nous avons presque repris les forces que nous avons perdues pendant notre maladie. Nous y resterons jusqu'au moment que commencera notre retraite (15) dont nous avons grand besoin, car les convalescences n'avancent point un religieux dans la perfection.

Je voudrais bien vous parler de ma conscience, mais étant bien fatigué je réserve cela pour après la retraite.

Les Frères Irénée et Frédéric (16) ont eu aussi la fièvre jaune. Le Frère Irénée est bien mais le bon frère Frédéric est encore entre les bras de la mort. Le frère Ambroise est à les consoler, depuis près de 15 jours.

Je suis avec respect, mon bon Père,
Votre très humble et obéissant enfant.

F. Arsène

Palmiste, le 20 septembre 1842.

Pardonnez mon barbouillage, c'est un convalescent."

La veille, le 19 septembre, le Frère Lambert écrivait aussi de Palmiste à son prédécesseur, le Frère Marcellin, alors à Ploërmel, lui donnant quelques détails sur le déroulement - très classique - de sa récente maladie. La lettre porte les signatures des quatre Frères de la communauté de Pointe-à-Pitre, les FF. Lambert, Rieul, Arsène et Donatien :

"...Le 11 juillet, je restai malade avec la fièvre du pays, mais

(15) La retraite annuelle avait lieu généralement à la fin de septembre, à Basse-Terre, pour les Frères de la Guadeloupe.

(16) F. Irénée-Marie (Davallo) est né à Ruffiac, près de Ploërmel, en 1820. Il revient en France pour cause de santé, part au Sénégal en 1850, de Saint-Méen, et meurt à Ligné (Loire-Atlantique) en 1864.

. Frédéric (Launay) est né à la Chapelle-aux-Filzméens (11e-et-Vilaine) en 1799.

Après une vie missionnaire aux Antilles, il meurt à Ploërmel, en 1871.

Tous les deux fondent l'école de Marie-Galante le 8 octobre 1841.

elle avait tous les symptômes de la fièvre jaune ; celle-ci se déclara quelques jours après ; le premier accès dura 65 heures à peu près ; enfin j'ai été à toute extrémité et cela plusieurs jours ; on m'avait donné l'extrême-onction et à chaque instant on s'attendait à me trouver mort lorsqu'une heureuse crise me rappela à la vie ; je commençai à rendre le sang par la bouche et par en bas, cela dura 3 ou 4 jours ; bref, j'ai passé 5 semaines à l'hôpital où on m'a prodigué tous les soins possibles, ainsi qu'au Frère Arsène qui a aussi eu la fièvre jaune et il a été 3 semaines dans le même lieu..."

On trouve un écho de la maladie des deux frères dans une lettre que le Père adresse au Frère Lambert, le 5 mars 1843, soit plus de six mois après l'événement ; il écrit de la Chênaie

"J'ai eu de grandes et douloureuses inquiétudes pour vous et le F Arsène, lorsque j'ai eu connaissance de votre maladie : Dieu soit béni de votre rétablissement."

Un désastreux tremblement de terre : Destruction de la Pointe-à-Pitre (8 février 1843)

Un autre événement, combien plus dramatique, va s'abattre sur la Guadeloupe et anéantir en quelques minutes la ville de Pointe-à-Pitre : le tremblement de terre du 8 février 1843. Le Frère Arsène, encore sous le choc, en donne la nouvelle au Fondateur dès le 11 février. Ce n'est plus la belle écriture régulière, mais une lettre plus difficile à déchiffrer, écrite à Basse-Terre où les Frères ont trouvé refuge :

"D.S.

Mon très cher Père,

J'ai de bien tristes nouvelles à apprendre. Je pense que le récit vous fera trembler, car elles sont bien propres à faire verser des larmes et jeter l'effroi et l'épouvante dans le coeur tant soit peu sensible.

Il vient de nous arriver une bien terrible catastrophe le 8 de ce mois ; vers les 10 heures 3/4 du matin, un épouvantable tremblement de terre s'est fait sentir à la Pointe-à-Pitre ; toutes les maisons ont été renversées de fond en comble et le nombre de victimes est innombrable, notre maison n'a pas été exemptée plus que les autres ; deux de nos frères ont été couverts par les décombres et ces deux frères sont les Frères Lambert et Rieul ; mais moi, le bon Dieu m'ayant inspiré d'aller dans un autre endroit plutôt que d'aller avec eux, je n'ai pas été encombré ni le Frère Donatien. Quand nous

fûmes revenus de notre frayeur, je commençai à regarder de toutes parts dans notre cour. je n'entendais que des cris qui arrachaient l'âme. Je voyais d'un côté notre cher Frère Lambert, et de l'autre notre bon Frère Rieul ; ici de pauvres petits enfants, là nos domestiques ; l'un montrait une jambe, l'autre montrait un bras.

Dans une pareille circonstance, je ne perdis pas la carte. Je réussis à les débarrasser, je veux dire à ôter toutes les pierres et la terre qui les couvraient ; mais le plus difficile n'était pas là. Le Frère Donatien qui était allé chercher un prêtre, vint me dire que le feu prenait dans les 4 coins de la ville ensemble et que, si nous restions plus longtemps nous étions tous consumés ; et en effet, je sortis dans la rue, dans laquelle se trouvaient plus de dix pieds de décombres, j'aperçus une flamme qui s'élevait à plus de 50 pieds de haut et qui venait tellement vite que je manquai de tomber par terre d'épouvante ; mais il n'y avait pas de temps à perdre ou périr tous.

Quand je fus de retour dans la cour et le Frère Donatien, nous prîmes le Frère Lambert, qui était le plus fracassé et nous le portâmes à l'hôpital qui n'était pas entièrement culbuté afin de le faire panser de ses plaies et le bon Frère Rieul suivait par derrière comme il pouvait ; enfin nous réussîmes malgré l'encombrement des rues à le porter à l'hôpital où il reçut quelques soins ; mais comme le feu approchait de l'hôpital, nous fûmes obligés de le porter dans un autre endroit pour l'éviter ; ne sachant plus où aller, nous fûmes obligés de monter dans une barque et de nous éloigner bien loin car le feu prenait dans les bateaux qui étaient dans la rade.

Je finis là parce que le bateau part, mais aujourd'hui nos deux frères sont hors de danger.

La Basse-Terre n'a presque pas souffert ; nous nous y sommes réfugiés afin de trouver de quoi nous rassasier car nous avons été près de trois jours sans rien manger. Marie-Galante a été rasée comme la Pointe, les frères n'ont pas péri ; la Martinique n'a presque pas eu de mal ; la Dominique a été joliment secouée ; le Montserrat, Antigua et St Christophe ont été ensevelis ; cependant je ne vous donne pas cela comme certain, car on n'a pas encore de nouvelles positives ; il n'y a eu que la Pointe-à-Pitre à être incendiée : mais elle a été incendiée d'une telle manière qu'il ne reste pas pierre sur pierre : elle est aussi unie qu'une plaine... on apercevait ça et

là des cadavres rôtis ; le spectacle est tellement épouvantable que celui qui l'a vu ne peut pas s'en rendre raison ; l'endroit où l'on portait les cadavres était une véritable boucherie.

Je voudrais bien vous en dire davantage, mais j'ai le coeur tellement serré que je ne sais ce que je dis ni ce que je fais ; ainsi pardonnez-moi s'il n'y a dans ma lettre ni style, ni orthographe, ni rien ; mais tranquillisez-vous sous le rapport de vos frères ; la divine Providence viendra à leur secours ; elle ne les a pas abandonnés jusqu'ici, elle ne les abandonnera pas encore ; ils endureront peut-être un peu de faim, mais ils n'en mourront pas. On m'a dit avoir vu du feu tomber du ciel et sortir de la terre ; mais ce qu'il y a de certain, cette catastrophe n'est point étonnante, sans doute que les crimes qui se commettaient tous les jours ont lassé la Providence, car la Pointe était la ville la plus infâme des Antilles.

Plus tard on vous donnera des nouvelles plus détaillées, adieu mon très cher Père, adieu, priez Dieu pour les pauvres missionnaires.

Basse-Terre, le 11 février 1843." *F. Arsène*

En marge (p. 1 de la lettre) : La grande secousse a duré 2 minutes 1/2. Nous ressentons encore tous les jours quelques secousses.

En marge (p. 3 de la lettre) : On évalue le nombre des morts à 4 000 (17) mais on ne sait rien et on ne saura pas ; et le nombre des estropiés est presque aussi grand.

Quelques semaines plus tard, le 2 mars, de Basse-Terre également, le Frère Donatien relate au Père de la Mennais la catastrophe du 8 février. Les deux récits concordent et nous permettent de reconstituer le film de ces moments d'horreur que chacun a vécu à sa manière :

"...Il n'y avait que quelques minutes que nos enfants étaient sortis de nos classes lorsque le tremblement de terre commença ; il ne restait que ceux qui étaient de la répétition (18) : ils étaient une quinzaine, ils se trouvaient dans notre petite cour ; jusqu'ici nous n'avons pu savoir s'ils se sont tous sauvés. Nous, nous étions dans notre chambre d'étude, elle se trouvait au second (19) ; il y avait à peine cinq minutes

(17) Plutôt 2000, d'après les décomptes ultérieurs.

(18) Les répétitions étaient des études surveillées en dehors des heures de classe. Le matin, elles avaient lieu souvent de 11 h. à midi. Elles étaient payantes.

(19) "...la maison de nos frères de la Pointe-à-Pitre était en pierres et une des plus hautes dans le centre de la ville ; n'ayant ni cour ni jardin où se réfugier, nos pauvres frères sont écrasés, j'en suis presque persuadé..."

(D'une lettre du F. Ambroise au Père, le 10 février 1843, de Fort-Royal.)

que nous y étions lorsque nous sentîmes la maison trembler ; de suite nous descendîmes pour nous réfugier dans notre cour. Je me trouvais le dernier ; en arrivant au rez-de-chaussée, j'aperçus les pierres qui commençaient à tomber ; ne sachant plus où aller, je m'agenouillai sur le seuil de la porte ; quelques secondes après, je me crois enseveli sous les décombres ; mais sitôt que la secousse eut cessé , je m'aperçus que j'étais libre et ce n'était seulement que la poussière qui s'était élevée en tourbillon causé par les débris de notre maison et de celles qui l'entouraient, qui me faisait croire que j'étais englouti sous les ruines.

Je me lève tout étourdi et j'avance pour savoir ce que sont devenus mes frères. Hélas ! Mon bon Père, quelle fut la douleur de mon coeur d'apercevoir le Frère Rieul ensanglanté de toute part ; ensuite une domestique qui avait les jambes brisées ; il restait encore sous les décombres le cher Frère Lambert, que nous n'apercevions pas, car il était couvert de pierres... Enfin nous l'aperçumes jetant des soupirs entrecoupés de douleurs ; nous nous empressâmes de l'en retirer : il était tout couvert de sang, ne pouvant se servir d'aucun de ses membres et répétant sans cesse qu'il allait mourir. Je m'empressai d'aller chercher le curé pour lui donner les secours de notre sainte religion, qui vient avec moi et lui donne l'absolution, ainsi qu'à notre domestique qui mourut quelques instants après.

Mon bon Père, ce qui était encore plus effrayant, c'est que immédiatement après le tremblement de terre, le feu prit en plusieurs endroits de la ville, de manière que les pauvres victimes, qui ne pouvaient plus se servir de leurs membres, se voyaient sans aucun secours humain, réduites à rester au milieu des flammes...

Aujourd'hui, les chers Frères Rieul et Lambert sont bien. Dieu en soit béni ! Nous sommes tous à la Basse-Terre, et nous ne savons pas quand nous pourrons retourner à la Pointe-à-Pitre qui n'existe plus. Mais on s'occupe à construire autant que possible, afin de conserver le commerce, car c'est le seul moyen qui puisse la faire renaître, si le bon Dieu le permet..."

* *

Le Père de la Mennais, de Ploërmel, suit les événements au rythme des

courriers qui se succèdent. Le 15 mars, dans une lettre au Ministre de la Marine, il écrit :

"...Quel affreux événement vient de troubler nos espérances ! La maison de nos Frères de Pointe-à-Pitre a été renversée et brûlée ; les Frères Lambert et Rieul sont blessés très grièvement, et le 14 février, on avait sur leur compte les plus douloureuses inquiétudes. Ces désolantes nouvelles me sont données par le F. Arthur, Directeur à Saint-Pierre. Le F. Ambroise ne m'a pas écrit ; il est parti sur-le-champ de la Martinique pour aller au secours de nos blessés et prendre toutes les mesures que les circonstances exigeraient."

Et le 2 avril, mieux renseigné, il répond au Frère Arthur :

"J'ai attendu quelques jours avant de répondre à vos deux lettres du 8 et du 15 février, dans l'espoir de recevoir des nouvelles plus récentes de la Guadeloupe, et, en effet, le F. Arsène m'a écrit et m'a appris que les FE Lambert et Rieul étaient hors de danger. Cependant je ne serai parfaitement tranquille sur leur compte que lorsque le F. Ambroise m'aura écrit de la Basse-Terre : vous sentez avec quelle douloureuse impatience j'attends de lui quelques lignes..."

Trois jours plus tard, il écrit de Saint-Servan, au Frère Ambroise :

"Il me tarde de savoir ce que vont devenir les Frères Arsène et Donatien qui n'ont eu aucun mal, et nos deux pauvres blessés lorsqu'ils seront rétablis... Je leur écrivais, il y a un mois, à l'un et à l'autre, et j'étais loin de me douter de l'horrible accident dont ils venaient d'être victimes. Ne manquez pas de leur dire que je leur écrirai de nouveau très prochainement ; dites aussi au F. Donatien que tous ses parents se portent bien : je les ai vus à Guérande, il y a quelques semaines..."

De longues vacances forcées

En attendant de pouvoir retourner à leur école reconstruite, les Frères de la Pointe-à-Pitre font communauté avec ceux de Basse-Terre, comme le marque le Frère Hervé, Directeur, dans une lettre au Père de la Mennais du 9 mai 1843 :

"Les Frères de la Pointe sont toujours ici ; je ne pense pas qu'ils retournent à la Pointe de sitôt car on ne sait que décider si on rebâtit ou non vu les tremblements de terre qui y sont encore journaliers."

Durant ces vacances forcées, le Frère Arsène ne reste pas inactif. On

le trouve en avril à Marie-Galante pour le remplacement d'un Frère indisposé. Il se plaît au milieu des enfants, même si, par nature, il est plutôt porté à la sévérité, comme le mentionnent deux rapports de ses Supérieurs à cette époque :

"...Le Frère Arsène est toujours un peu sévère dans sa classe, cependant les enfants l'aiment..."

(Lettre du F. Lambert, son Directeur, au P. de la Mennais, le 13 novembre 1842.)

"A Pointe-à-Pitre : Le Frère Arsène. Devenu pieux, va assez bien dans la grande classe, un peu trop dur avec ses enfants, il vient aussi de se rétablir de sa fièvre jaune qu'il a eue."

(Extrait du Tableau des Établissements des Colonies, F. Ambroise, février 1843.)

Rendant compte de sa situation provisoire, le F. Arsène écrit au Père :

"D.S. Basse-Terre, le 28 avril 1843

Mon cher Père,

Nous nous trouvons depuis ce désastreux-événement sans maison à la Pointe-à-Pitre ; cependant c'est dans ce moment que nous pourrions faire un bien inappréciable, où nos leçons seraient mises à profit surtout pour cette tendre jeunesse qui ne nous voit point passer par la Pointe sans s'empresser de venir s'attouper autour de nous pour nous demander quand reviendrez-vous donc ? quand reviendrez-vous donc ? Moi-même j'en ai été une preuve, dimanche dernier passant par la Pointe en venant de Marie-Galante, envoyé par le bon frère Ambroise, pour remplacer provisoirement le Frère François de Sales (20) qui a été indisposé quelques jours ; lorsque je débarquai, tous les enfants qui étaient prévenus de mon arrivée se trouvèrent sur le rivage, ils en sautaient, tant ils étaient contents de me voir. Vous allez nous rester, me disaient-ils, car nous nous sommes bien lassés du congé forcé.

Mais ils furent entièrement déconcertés quand je leur eus dit que dans trois mois je pourrais les revoir ; mais vous voulez donc nous abandonner, me dirent-ils ? Non, mes

(20) F. François de Sales (Le Guilloux), né à Locquirec (Finistère), le 29 mai 1821, placé à Marie-Galante, puis en Martinique. Il quitte l'Institut en 1853.

enfants, mais avant tout il faut que nous ayons une maison, et comme elles sont si rares en ce moment, il faut que nous attendions quelque temps pour que le Gouvernement puisse en trouver une ou nous en construire, ce qui, comme vous voyez, demande quelques mois. Et l'entretien finit ainsi, mais je fus accompagné jusqu'à la maison où je devais descendre, et là chacun se dispersa, mais dans l'espoir et la conviction de nous revoir bientôt.

M. le Vice-Préfet (21) me reçut parfaitement bien, il me fit voir qu'il était fort aise de me voir ; je l'entretins assez longuement de notre établissement ; il me donna à entendre qu'il aurait l'avantage de nous posséder bientôt dans sa paroisse, mais qu'il fallait encore faire un peu provision de patience, que Paris n'avait pas été construit dans un jour : je vous rapporte ses propres paroles.

Quant à ma conscience, j'ai bien besoin, comme dit M. le Curé de la Pointe de m'armer de patience pour supporter un aussi long délassement, surtout quand on voit tout autour de soi tant de bien à faire, et ne pouvoir le faire ; ce qui porterait au murmure en quelque sorte, si l'obéissance et la conformité à la volonté de celui qui nous a sauvés d'un aussi grand péril - bien que nous ne méritassions pas - n'étaient pas là pour mettre fin à tout ce qui peut s'élever de défectueux en nous dans une pareille circonstance.

Je tâche d'employer le temps le mieux qu'il m'est possible, en faisant quelques provisions, car je regarde ce temps comme celui de la moisson.

Plus tard je me réserve pour vous écrire plus longuement, car je vous ai écrit plusieurs lettres auxquelles vous n'avez pas répondu.

Je suis avec beaucoup de respect, Mon bon Père, votre très humble et obéissant enfant.

Frère Arsène

P.S. J'oubliais de vous dire que les tremblements de terre se font toujours sentir à la Pointe ; une des nuits que j'ai passées là, j'en ai senti douze, trois entre autres ont été très fortes et ont fait tomber plusieurs pans de murs. On s'occupe fortement à rebâtir la ville."

(21) M. Dupuis, vice-Préfet apostolique et Curé de la Pointe-à-Pitre. L'abbé Dupuis passait pour un prêtre mondain et l'on critiquait ses fréquentations. Mais il eut une belle conduite lors des épidémies et du tremblement de terre.

L'attente est longue. Les remplacements occasionnels n'occupent pas tout le temps, il s'en faut de beaucoup. Le Frère Lambert passe six semaines à Saint-Pierre, en Martinique, remplaçant le frère Philémon, malade du foie (22). Frère Arsène, jusqu'au mois d'octobre, demeure à Basse-Terre, faisant des "provisions" comme il dit, sans doute études et préparations pédagogiques. Au mois d'août, il écrit à nouveau au Père, développant un peu plus le "compte de conscience" ; l'écriture est redevenue très régulière :

"D .S. Basse-Terre, 10 août 1843

Mon très cher Père,

Depuis six mois que le désastre de la Pointe a eu lieu, nous sommes toujours restés à la Basse-Terre, à l'exception de notre bon frère Lambert qui est allé et qui se trouve encore en ce moment à la Martinique. Depuis le huit février, nous sommes dans un désœuvrement presque complet, attendant toujours de retourner au milieu de notre pauvre petite jeunesse de notre malheureuse ville ; mais toujours on nous répond : reposez-vous, mes frères, et bientôt nous vous installerons, patience, patience ! Il faut que les choses les plus pressées se fassent, et après votre tour viendra ; si le bon Frère Ambroise n'eût pas été ici pour faire avancer les choses, nos frères qui doivent arriver de France à la fin de l'année (23) nous eussent probablement trouvés dans l'inaction, nous morfondant dans cet état d'oïveté, qui est si dangereux pour notre âme, et même pour le corps ; mais heureusement je vois avec plaisir que le bon Dieu a pris notre cause et que nous aurons la douce satisfaction d'être bientôt parmi nos enfants, qui nous attendent avec impatience ; je les ai vu encore dernièrement : ils sont comme nous dans le désœuvrement, cependant disposés mieux que jamais à écouter nos leçons.

Il est vrai de dire que le grand Maître donne les secousses de temps à autre, car on ressent toujours quelques petites secousses et l'on en sentira jusqu'au moment où la terre ne soit assise ; et ces coeurs jeunes et flexibles encore se laissent facilement empreindre par ces sortes de châtiments ; il n'en est pas de même de ces coeurs endurcis, moins sensibles que

(22) F. Philémon (Morvan), né à Plumelec (Morbihan), le 16 juin 1815, est placé à Saint-Pierre, en Martinique, Il y meurt le 14 juillet 1852.

(23) Un groupe de six Frères arrive effectivement à l'automne 1843.

les rochers : ces hommes ont déjà oublié la leçon, l'avertissement du huit février, ils commencent déjà à se livrer à leurs infâmies ordinaires ; ne soyez point surpris, du moins je ne serais point surpris de voir cette malheureuse ville s'ensevelir dans la mer.

Notre école de la Basse-Terre va parfaitement bien ; nos frères ont reçu beaucoup de nos élèves de la Pointe et d'autres sont allés à Marie-Galante ; mais au moindre signe le petit troupeau se réunira.

Des résolutions que j'avais prises l'année dernière dans ma retraite, celles auxquelles j'ai été le plus fidèle sont celles-ci : de ne pas tenir si fort à mon propre jugement, de ne souhaiter pas plus d'aller dans un endroit plutôt que dans un autre, d'employer chaque jour comme s'il devait être le dernier et de mourir chaque soir.

La seule que j'ai envie de prendre à la retraite prochaine, c'est de m'appliquer à bien me connaître ; le bon Dieu qui m'a accordé les autres, m'accordera encore celle-ci, j'en ai la douce espérance, pourvu que je fasse tout ce qui dépend de moi pour correspondre aux grâces qu'il nous accorde tous les jours à tous.

Recevez, Mon bon Père, l'assurance de mes sentiments
d'attachement : votre enfant très dévoué.

F. Arsène

Remettez, je vous en conjure, à son adresse, la lettre qui se trouve sous le pli de la vôtre"(24).

Le Frère Ambroise, sur les lieux, essaie de "faire avancer les choses" pour la reconstruction de l'école et de la maison des Frères. Une lettre du Frère Donatien, adressée de Basse-Terre au Père de la Mennais, le 16 octobre 1843, donne quelques précisions à ce sujet :

"...Enfin, après avoir été ballotté de tous côtés, il (le F. Ambroise) a trouvé le propriétaire de notre ancienne maison qui s'est décidé à rebâtir ; comme c'est un homme très raisonnable, le Frère Ambroise est parvenu à obtenir de nouveau cette maison. Les chers frères Lambert et Arsène se sont rendus à la Pointe il y a quelques jours ; ils ont loué une petite chambre en attendant que leur maison soit prête ; on a

(24) Dans la Règle de 1851, une "Instruction pour les Frères des Colonies" porte au 12° : "On n'enverra aucune lettre en Europe, que sous le couvert du Supérieur-général, à Ploërmel."

commencé à travailler, mais ils ne doivent entrer en possession de cette maison qu'à la fin de janvier."

Une lettre du Frère Lambert, adressée au Fondateur quelques jours après, confirme cette nouvelle situation et donne des précisions sur la petite communauté qui renaît à la Pointe ; sans doute, le Frère Arsène et lui-même sont-ils venus s'installer en ville pour suivre et stimuler les travaux, préparant déjà l'ouverture de l'école en 1844. La lettre est du 25 octobre, écrite à Pointe-à-Pitre :

"Depuis quelque temps je remets à vous écrire, mais j'en ai été empêché par plusieurs revers ; j'ai été remplacer le Frère Philémon à St-Pierre qui se trouvait malade d'une maladie de foie ; j'y ai été six semaines. Ensuite je suis parti pour revenir à la pauvre Pointe-à-Pitre où je suis avec le Frère Arsène depuis quinze jours, mais j'ai eu tant d'ouvrage que jusqu'ici je n'ai pas eu un petit moment à moi. Il a fallu chercher une maison provisoire, car on nous rebâtit notre ancienne : le premier cordon (25) est presque fini ; on nous la promet pour le premier février 1844 ; s'il n'arrive rien d'extraordinaire, elle pourra être prête pour cette époque. Nous l'espérons avec impatience, car nos pauvres enfants sont sur les pavés depuis le 8 février dernier et ils nous demandent tous les jours quand nous recommencerons nos classes ; nous les renvoyons en leur disant qu'aussitôt que notre maison sera prête, nous recommencerons.

Pour le moment, nous n'avons que deux petites chambres bien petites. Dans une nous faisons le catéchisme aux enfants qui se disposent à faire leur première communion ; ils sont à peu près au nombre de 30 à 40 : ils ne sont pas bien instruits, les pauvres enfants. Je ne sais pas encore l'époque de la communion, elle n'est pas encore fixée. L'autre nous sert à coucher et à déposer nos petits effets ; nous n'avons presque rien, pas même une domestique ; nous en cherchons une, mais il est difficile d'en trouver une à nous convenir, tant la corruption est grande en tout genre. Nous nous faisons servir notre manger dans notre chambre, de chez un traiteur pour quatre-vingt-quinze francs par mois, sans y comprendre le vin, le pain, le café, le sucre et la chandelle. Il nous faudra faire cela jusqu'à ce que nous soyons dans notre maison..."

(25) Terme d'architecture : moulure décorative peu saillante sur un mur, marquant l'étage.

Frère Arsène nommé Directeur à Pointe-à-Pitre (juillet 1844)

L'ouverture de l'école ne s'est point faite comme prévue, le 1er février, mais six mois après, le 1er juillet, la maison - une maison en bois n'ayant été terminée que pour cette date. Entre temps, le Frère Ambroise envoya le Frère Lambert fonder une école à Trois-Rivières, au sud de Basse-Terre, le 5 mars 1844, avec un jeune Frère récemment arrivé de France, le Frère Alexis-Marie (26).

Le Frère Arsène fut nommé Directeur de l'école de Pointe-à-Pitre, avec un seul confrère, le Frère Rieul. Le F. Rieul (Louvrant) était nettement plus âgé que son nouveau Directeur et - entré à Ploërmel à 32 ans - n'avait eu sans doute qu'une formation rapide, à en juger par son orthographe lamentable. Mais il était d'un immense dévouement, malgré une santé à éclipses. Né à St-Sauveur-des-Landes, près de Fougères, le 26 mars 1803, il travailla à la Pointe-à-Pitre de 1839 à 1851, fit un séjour en Guyane et revint en Guadeloupe où il mourut, au Moule, le 8 décembre 1860.

A peine quinze jours après l'ouverture des classes, le Frère Arsène écrit au Père une longue lettre, quatre grandes pages : le nouveau Directeur a beaucoup de choses à dire sur son école et le nouvel environnement paroissial ; il prend son rôle très au sérieux. Sa signature se simplifie : l'élégant paraphe a presque disparu au profit des deux mots accolés "frèearsène" écrits avec une sorte d'intensité. Et le Père de la Mennais inscrira à l'en-tête de la lettre la date précise de sa réponse : R. le 3 7bre.

"D .S

Pointe-à-Pitre, le 13 juillet 1844

Mon très cher Père,

Je pense que ma quatrième lettre sera plus heureuse que les trois précédentes : elles n'ont pu obtenir de réponses, mais j'aime à croire que la présente aura plus de pouvoir sur votre bon coeur et m'obtiendra encore un petit morceau de papier de votre part où seront écrits quelques mots de consolation et d'encouragement.

Nous venons de recommencer nos classes qui avaient été suspendues par suite de l'événement du 8 février ; il y avait bien longtemps que nous soupirions après cet heureux moment où nous eussions pu nous réunir tout à fait à nos pauvres petits enfants, qui, comme nous, désiraient avec de vives instances, le 1^{er} juillet, jour de l'ouverture. Ah ! les pauvres petits, que ce désastre leur a été funeste, à la plupart d'entre eux surtout ; ils ont presque tous oublié le peu qu'ils

(26) F. Alexis-Marie (Rolland) né à Plourhan (Côtes-du-Nord), le 11 septembre 1823, est placé à Trois-Rivières jusqu'au 9 mars 1845 ; il doit rentrer à Ploërmel où il meurt à 22 ans, le 27 juin suivant.

savaient ; quelques-uns ont été dans d'autres écoles, où ils ont perdu et leur temps et leur argent, car ceux qui n'y ont pas été sont tout aussi avancés qu'eux, surtout sur la religion, parce que dans ces écoles le catéchisme est mis de côté, excepté quand les frères font la classe ; des personnes mal intentionnées, dans le clergé peut-être, disent que nous faisons plus de mal que de bien ; que ces hommes si clairvoyants à observer ce que font les autres, et aveugles sur ce qui les concerne, me disent que de faire faire le catéchisme à ces maîtres d'école n'est pas un bien et un grand bien, lequel ne se serait jamais fait si les frères ne fussent pas venus dans cette malheureuse ville.

La maison que nous habitons a été construite dans le même emplacement que celle que nous habitons avant le tremblement de terre ; elle a un premier étage et un galetas très logeable ; bien qu'elle n'ait qu'un étage, elle est aussi logeable et beaucoup plus convenable pour une maison d'éducation que notre ancienne. Les classes y ont été distribuées de manière à ce qu'elles fussent assez grandes et bien aérées. La cour, qui auparavant était divisée en deux, maintenant elle n'en forme plus qu'une par l'enlèvement du mur qui la séparait en deux, cependant sous le rapport de la grandeur, elle laisse un peu à désirer ; mais nous espérons que notre propriétaire qui a fait bâtir exprès pour nous, fera l'acquisition d'une fraction d'un vaste terrain qui se trouve contiguë à sa maison ; si cela se faisait, nous pourrions avec facilité y faire un jardin, ce qui serait fort agréable pour nous autres, et nous y communiquerions par le moyen d'une porte pratiquée dans le mur mitoyen : Dieu veuille que la chose s'arrange ainsi.

M. le Préfet apostolique de la Guadeloupe et dépendances (27) s'est offert avec beaucoup de bonté à annoncer nos classes, et l'a fait par deux fois différentes ; il nous témoigne depuis quelque temps les plus grands sentiments d'affection ; il nous reçoit quand nous allons chez lui de la manière la plus aimable et d'un air on ne peut plus amical. Dernièrement, il nous avait invités à dîner au presbytère pour le jour de St Pierre et de St Paul, fête paroissiale ; nous avons même accepté, à force d'instances de sa part, mais les temps ayant été mauvais, nous ne pûmes nous y rendre. La première entrevue que j'ai eue avec lui, ses premières paroles ont été

(27) Il s'agit en réalité du Vice-Préfet apostolique, M. Dupuis. Le Frère Arsène rehausse son titre, sans doute d'une manière intentionnelle.

des reproches très amers ; je me débarrassai comme je pus en lui alléguant que les mauvais temps avaient été la seule cause qui nous avait empêchés de nous rendre à l'appel ; il parut satisfait.

Comme nous sommes à une distance très rapprochée de l'Hôpital militaire, et que les bonnes religieuses de St Paul (28) qui le dirigent viennent d'obtenir contre vent et marée l'abbé Touboulic (29) pour aumônier, je parlai à M. le Préfet si nous pouvions sans difficulté conduire nos enfants tous les jours à la messe (30) ; il s'y refusa en me disant : qu'il nous fallait au moins une heure pour faire la route et pour entendre la sainte Messe, (ce qui n'est pas vrai, me dis-je en moi-même) ; une heure prise sur votre classe dérange tous vos exercices ; et d'ailleurs, me dit-il, l'assistance à la Messe tous les jours est une bonne action sans doute, mais pensez-vous que ces enfants en profiteront ? Ces dernières paroles m'indignèrent ; j'en écrivis de suite au Frère Ambroise, lequel me dit qu'il fallait aller doucement et surtout de ne pas heurter. Depuis cette époque, je ne lui ai pas dit un mot, et nous continuons toujours d'aller à la Préfecture, et toujours bien reçus, mais je crois que ce bon accueil n'est autre chose qu'une infernale politique ; qu'importe, le bon Dieu pendant ce temps ne sera pas au moins offensé, par une diabolique médisance qui malheureusement n'est que trop mise en pratique dans ce pays de désolation.

Je crois qu'il ne met empêchement que parce qu'il voit avec peine un aumônier à l'Hôpital, car ces bonnes religieuses ont obtenu malgré lui M. Touboulic ; il a fallu que le Gouverneur se prononçât, et fit voir qu'il était roi, pour faire céder le Préfet qui avait dit quelque temps avant que le temps n'était pas venu pour donner un aumônier à l'Hôpital.

(28) Les Soeurs hospitalières de Saint-Paul de Chartres.

(29) D'une lettre du P. de la Mennais à M. Ruault, le 14 février 1839, écrite à Brest où il venait d'accompagner le second groupe de frères en partance pour les Antilles : "Ils voyageront avec un excellent ecclésiastique du diocèse du Saint-Brieuc, qui a voulu loger avec eux, qui ne les quitte point, et qui s'occupe de leurs affaires comme des siennes propres ; cela est fort heureux. Il s'appelle Touboulic, et son frère, grand jeune homme d'une vingtaine d'années, ira bientôt à notre pensionnat de Ploërmel."

(30) D'une lettre du P. de la Mennais à l'abbé Lacombe, Préfet apostolique de la Guadeloupe, le 26 novembre 1837 : "Les Frères sont dans l'usage de conduire tous les jours leurs enfants à la messe, lorsqu'elle se dit à une heure qui ne dérange pas trop les classes, et le dimanche, ils les accompagnent aux offices."

Si M. Dandin eût voulu (31), il eût été aumônier des Frères et de l'hôpital en même temps, car on lui a écrit à ce sujet ; mais il paraît qu'il s'y est refusé formellement ; cela cependant eût fait une bonne affaire, nos enfants eussent été confessés, les malades de nos bonnes religieuses l'eussent été aussi, de manière que nous eussions été au comble de nos vœux ; cela eût encore pu se faire avec M.Touboulic, mais il est tellement restreint pour la confession qu'il ne peut non seulement confesser nos pauvres petits enfants, mais pas même quelques personnes du dehors qui se présentent ; ainsi nos chers petits enfants vont encore être privés du bonheur de se confesser aussi souvent qu'ils le voudraient ; ainsi donc crions encore une fois : un aumônier pour nos enfants de la Pointe !

A ce qu'il paraît, notre établissement du Moule va très bien ; nos Frères ont parfaitement bien pris, ils sont regardés comme des saints ; en effet ils le sont, surtout le bon Frère Anastase (32) ; dernièrement, nous eûmes l'occasion de voir à la Pointe le vicaire de cette paroisse ; il nous en fit un éloge pompeux. Celui des Trois-Rivières ne va pas moins bien, la classe est même plus nombreuse à proportion qu'au Moule.

Depuis dix à douze jours que nos classes sont commencées, le nombre de nos élèves est déjà monté à près d'une centaine et ce même nombre augmente journellement ; et pour tout ce travail nous sommes deux seulement ; le pauvre Frère Rieul souffre beaucoup de son estomac, je crains même qu'il ne succombe ; si par malheur cela arrivait, je resterais donc seul, avec tout ce monde ; que la volonté du Père céleste soit faite ; c'est le refrain que nous ne cessons de répéter dans nos adversités. Oh ! bon Père, envoyez-nous, nous vous en conjurons, des Frères, des Religieux. Nous autres ici, nous vous envoyons de la matière pour en faire ; à vous à tourner ce bois pour qu' il devienne propre à l'usage pour lequel on veut s'en servir. Les quatre jeunes qui partent de la Pointe pour le Noviciat de Ploërmel, je vous les donne pour de bons enfants : ils se sont toujours bien conduits depuis qu'ils ont

(31) M. Dandin : aumônier envoyé par le P. de la Mennais pour remplacer l'abbé Evain. Labbe Dandin arriva le 26 décembre 1842 à Fort-Royal, avec un groupe de six Frères.

(32) L'école du Moule est fondée au début de 1844 par le Frère Donatien (Tobie) et le Frère Anastase (Gélébart) récemment arrivé à la Guadeloupe. F. Anastase, né à St-Pierre Quilbignon, près de Brest, le 27 février 1818, est placé successivement au Moule, au Camp Jacob, à la Désirade. En 1874, il devient Directeur Général des Frères de la Guadeloupe. Il meurt à Basse-Terre, le 21 février 1894, laissant une réputation de sainteté. (Cf. Ménologe des F.I.C.P., tome I, p. 237).

fait leur première communion ; mais rappelez-vous que ce sont des créoles, comme tels, tout à fait inconstants ; celui que je croirais le moins fidèle et celui dont il faudrait le plus se défier, c'est le nommé Ste-Luce (33).

La corvette de charge, la Caravane, devant partir sous peu de jours et les jeunes gens porteurs de la présente partant ce soir pour se rendre à la Basse-Terre pour profiter de ce navire de l'État pour se rendre à Ploërmel, je ne vous parlerai que dans ma prochaine lettre de l'état de ma conscience.

Nous avons un commencement d'hivernage terrible, il tombe presque constamment de la pluie, et par torrents, de petits coups de vent de temps à autre ; la fièvre jaune fait de grands ravages ; la ville commence à se réédifier un peu, on y travaille beaucoup, les ouvriers y sont par milliers, ce qui fait de la Pointe un repaire de toutes sortes de gens, qui, je vous l'assure, ne rendent pas cette pauvre ville sainte, s'en faut de beaucoup.

Je n'ai même pas le temps de lire ma lettre.

Recevez, mon cher Père, l'assurance de mon profond respect."

frèrarsène

En marge de la page 1 :

"Grondez-moi mais ne me battez pas, car vous n'auriez pas l'avantage : j'ai écrit à mon ancien curé, M. Morel, et au curé de Saint-Nazaire, sans faire passer les lettres par Ploërmel, et même à ma mère...l'occasion était si belle !"

En marge de la page 2, les indications suivantes relatives aux quatre jeunes gens :

"Ces jeunes gens ont à peu près 500 francs chacun en partant, mais il leur manque différentes petites choses qu'ils seront obligés d'acheter en France, ou de porter à Ploërmel."

En marge de la page 3 :

Pointe-à-Pitre, le 13 juillet 1844.

* *

(33) Sainte-Luce Augustin, né à Pointe-à-Pitre le 23 janvier 1821, devient le F. Bernard-Marie et est placé en Guyane. Il quitte la Congrégation le 8 décembre 1853.

A la fin du mois de juillet, Frère Arsène, n'ayant pu expédier par la Caravane, sa lettre du 13, écrit à nouveau une assez longue lettre au Père de la Mennais, lettre non datée, peut-être insérée dans le même pli. Comme il l'avait promis le 13 juillet, il analyse plus longuement son "état de conscience". Ses préoccupations spirituelles s'accroissent et s'affinent. Son zèle apostolique continue à s'élargir. Le Père répond à ces deux lettres en même temps : sur l'en-tête de la dernière, le même "R. le 3 7bre" bien appuyé.

"D .S.

Mon très cher Père,

Les jeunes gens n'ayant pu obtenir passage à bord de la Caravane, vu le grand nombre de malades qui s'y trouvaient, je profite de ce retardement pour continuer ma lettre.

On vous a sans doute informé que le bon Frère Ambroise avait fait la bêtise de me mettre à la tête de l'établissement de la Pointe, mais je pense que ce n'est pas pour longtemps, car si je savais que ce fût pour y rester, je vous demanderais mon changement ; mon état de conscience à ce sujet m'est fort à charge : d'un côté, je considère que peut-être j'ai cherché cela, et d'un autre côté, que cette fonction est trop assujettissante, et entraîne avec elle trop de peines et de travail, et que pour en être délivré, je voudrais n'y être pas ; de manière que je ne sais trop de quel côté tourner, étant obligé, comme je le suis, de naviguer entre ces deux terribles écueils, et n'ayant pour carte marine et compas qu'une faible boussole.

Autrefois, je veux dire avant l'événement, je me recueillais facilement, je faisais toujours chaque action comme si j'eusse dû en rendre compte immédiatement après ; je marchais, et je tâchais toujours, au moins autant que possible, en la présence de Dieu, mais maintenant, chose tout à fait étrange, plus de goût pour la vertu, approchant de la Ste Table tout froid, tout glacé, ne prenant dans l'oraison point de résolutions, ou du moins presque pas, ne les mettant que quelquefois en pratique, et les autres fois s'échappant par une dissipation, qui sans être un grand péché, nuit beaucoup à la perfection : voilà l'état dans lequel je languis depuis longtemps.

J'avais oublié de vous parler de la grande quantité d'ouvriers qui se présentent presque journellement, pour que nous leur donnions des leçons, mais notre personnel à la Pointe étant si peu nombreux dans ce moment, ne nous

permet pas de donner de ces sortes de leçons ; on ferait un bien immense ; sur un nombre de trois à quatre mille ouvriers qui se trouvent à la Pointe, il y en a peut-être un quart qui aient fait leur première communion ; je me trompe, il n'y en a peut-être même pas un huitième ; sur trente qui travaillaient à notre maison, deux à trois l'avaient faite ; ainsi, voyez, quel champ immense à cultiver ; mais il nous faudrait un frère exprès, quand bien même il ne serait pas salarié par le Gouvernement.

Dans la nuit du 17 au 18 courant, un assez fort tremblement de terre s'est fait sentir, il s'est fait annoncer par un bourdonnement souterrain, qui a duré quelques secondes ; il n'y a eu qu'une secousse, mais elle a été longue et forte, tout le monde jetait les hauts cris : on peut le faire pour une chose moindre.

Je viens de recevoir une lettre de notre cher Frère Ambroise, qui m'annonce sa prochaine arrivée ici ; je pense qu'il va profiter de cette tournée pour faire la retraite de nos Frères qui travaillent depuis un an ; quant à nous autres, je ne pense pas que nous puissions la faire à la même époque, nos classes venant de commencer, les suspendre encore, ce qui nuirait beaucoup.

Recevez, mon très cher Père, l'assurance de mon profond respect et de ma grande obéissance.

frèreatsène

Mon profond respect au bon M. Ruault

Veillez donc écrire à M. le Vice-Préfet, cela pourrait nous faire beaucoup de bien."

* *

Fin juillet 1844, le Frère Arsène a donc expédié à Ploërmel sa double lettre, et reçu aussitôt après une réponse du Père à des lettres antérieures. Il laisse un mois s'écouler et reprend la plume le 29 août :

"D.S.

Mon très cher Père,

Je venais de mettre ma lettre à la poste quand je reçus la vôtre, en date du 28 mai ; elle m'a fait d'autant plus de plaisir que je soupirais tous les jours après elle ; je m'étais imaginé

que vous ne pensiez plus à moi, et cette pensée était d'autant plus fondée que j'étais dans la conviction de vous avoir écrit au moins trois lettres, lesquelles étaient sans réponse, ce qui me donnait à conjecturer ou que vous ne les aviez pas reçues, ou que le pauvre Arsène était abandonné ! Malgré que vous n'ayez pas répondu à tout ce que je vous demandais, je suis néanmoins content, car je pense que vous me satisferez dans la prochaine : il y a des points où je désire avoir des solutions.

J'ai cru avoir eu raison lorsque je vous ai dit qu'il fallait y regarder à deux fois lorsqu'il s'agirait d'essayer des Frères créoles aux Antilles, parce que le mal surpasserait infiniment tout le bien qu'ils pourraient y faire, mal auquel il serait difficile de remédier pour ne pas dire impossible ; et assurément cette crainte n'est point une crainte chimérique, au contraire elle est appuyée sur de bons fondements. Nous en avons de grands exemples sous les yeux, je pourrais vous en signaler plusieurs. Ainsi, pour ne pas se créer de misères, qui sont déjà assez nombreuses, prenons le chemin le plus court, qui est celui d'attendre et de l'épreuve ; je me rappelle celui-ci et j'aurai de perpétuelles actions de grâces à rendre au Seigneur et à vous, très cher Père, de m'y avoir laissé longtemps : cela n'a servi qu'à m'affermir dans ma sainte vocation. Peut-être que plus tard, les choses devant changer, avec elles la disposition des esprits pourra aussi changer, et alors, cet état de choses n'étant plus le même, nos frères créoles pourraient être employés, en petit nombre, non dans leur pays, mais ceux de la Martinique à la Guadeloupe et réciproquement (34).

Les jeunes gens que vous attendez depuis si longtemps et dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, vous remettront la présente ; ils sont au nombre de cinq, quatre de la Pointe-à-Pitre et un de la Basse-Terre ; ils partiront à bord du navire l'Andromaque, de Nantes, capitaine Maugras, égale-

(34) C'est effectivement la position que le Fondateur adopte pour le placement des Frères créoles, comme il l'indique dans une correspondance avec le Ministre de la Marine, le 6 juin 1844 :

"Je suis et j'ai toujours été d'avis de ne pas renvoyer dans leur pays natal les jeunes créoles qui viennent au Noviciat ; pour la Martinique surtout, cela sera longtemps impossible, et, d'ici à quelques années, on ne devra pas y songer non plus pour la Guadeloupe."

Avant de prendre une telle décision, le Père de la Mennais a "consulté le Ministre et des ecclésiastiques graves", comme il le confie au Frère Ambroise dans une lettre du 5 mars 1843. Les préjugés étaient si forts en Martinique et Guadeloupe, que le Ministère religieux ou le simple enseignement élémentaire ne pouvaient être confiés à un prêtre ou un religieux originaire des îles. Il faudra longtemps pour que cette mentalité partagée par le clergé colonial et tous les colons, évolue et que prennent fin ces préjugés raciaux.

ment de Nantes ; bon, brave et digne homme, ce qu'on appelle un bon père de famille et digne de porter le nom de chrétien : bien qu'il soit aux colonies, il ne manque jamais sa Messe tous les dimanches : j'aime à croire que nos jeunes gens n'auront pas à s'en plaindre, au contraire, ils n'auront qu'à s'en féliciter. Comme il désire voir l'établissement de Ploërmel, il est bien probable qu'il en fasse le voyage et vous présente lui-même les jeunes gens ; s'il ne change pas de sentiments et que ses occupations ne lui fassent pas manquer ce voyage, veuillez faire grand accueil à cet ami des Frères.

La raison pour laquelle ces jeunes gens n'ont pas profité de la Caravane pour se rendre en France, cette corvette prenant depuis le Sénégal des malades, arrivée à la Guadeloupe, elle a encore trouvé des passagers de cette nature, de manière qu'à la fin ce n'était plus qu'un véritable hôpital, encombré de malades de toutes parts. Le Directeur de l'Intérieur voyant qu'il n'y avait pas moyen de les faire partir à bord de ce navire, leur a accordé passage à bord du commerce, où ils ont perdu du côté du retard, mais n'est pas à comparer à la manière dont ils vont être traités.

Depuis deux mois que nos classes sont ouvertes, le nombre de nos élèves se monte déjà à plus de 130, et des nouveaux toutes les semaines, et nous ne sommes que deux pour toute cette besogne ; vous ne sauriez vous figurer avec quelle impatience nous attendons nos Frères, et cependant, peut-être que la présente les trouvera encore à Ploërmel ; si les navires de l'Etat ne partent pas de sitôt, faites-nous-en passer quelques-uns par le capitaine Maugras, qui en prendra soin comme de ses enfants, au moins, ils pourront nous aider.

Je croyais vous avoir parlé d'un aumônier dans ma lettre précédente, ne trouvez pas drôle que je vous en parle si souvent, et tandis que les autres frères gardent le silence sur ce sujet, la raison en est toute simple : ils ont le bonheur de voir leurs enfants tous confessés ; il n'en est pas de même à la Pointe-à-Pitre ; nous en demandons un pour que nos enfants soient confessés ; il n'y a que nous qui puissions sentir notre position et notre misère, ceux qui n'y sont qu'en passant n'ont pas le temps d'en juger : il faut être dans le feu ou s'en approcher de bien près pour savoir qu'il brûle.

L'hivernage cette année est assez doux ; la fièvre jaune à notre malheureuse Pointe fait de nombreuses victimes ; depuis près de six mois qu'elle y règne, elle ne parle point de nous laisser en repos ; j'ai vu il y a quelques mois, des trois-quatre hommes moissonnés par jour, l'hôpital seulement.

Depuis sept à huit mois que la première communion est faite, pas une instruction n'a encore été donnée pour en préparer une nouvelle ; il y a de quoi jeter des soupirs de la Guadeloupe à Ploërmel ; mais que voulez-vous ? Le bon Dieu souffre bien cela ; quoique cela fasse beaucoup de peine, il faut souffrir quand on ne peut pas apporter de remèdes.

Je vous ai dit dans une de mes lettres d'écrire à M. Dupuis, curé de la Pointe-à-Pitre et Vice-Préfet apostolique ; je crois que cela l'attacherait davantage aux Frères, qui d'ailleurs les voit de bon oeil mais qui ne ferait pas pour eux la plus petite démarche, dans la crainte de se compromettre : c'est un homme qui aime beaucoup à être consulté.

Depuis bientôt deux ans que le désastre a eu lieu, on ne parle point encore de la construction d'une église ; si c'était un théâtre, on y mettrait plus de zèle et d'empressement, mais pour la maison de Dieu il est toujours temps d'y penser et tout le monde est mort.

Ah ! Très cher Père, priez, s'il vous plaît, pour vos pauvres enfants et pour les chers petits que la divine Providence daigne leur confier, afin qu'ils les retirent de la fange du vice où ils sont malheureusement bien avant.

Recevez, bien cher Père, l'assurance de mon profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être
Votre très humble et obéissant enfant.
Pointe-à-Pitre, le 29 août 1844."

frèreatsène

* *

Le Père répond le 21 novembre à la lettre du 29 août. Frère Arsène ne reprend contact que le 26 mars 1845 : une longue lettre où il décrit en détail l'action apostolique qui se déploie à l'école, soit en classe avec les enfants, soit à l'instruction du soir avec les jeunes gens. Le travail est surabondant et l'on comprend que le Frère Ambroise ait accordé un substantiel renfort en doublant l'équipe des Frères.

La lettre nous renseigne également sur les moeurs locales, parfois dures vis-à-vis des esclaves, et sur la vie paroissiale quotidienne. Le

regard est lucide et souligne, d'une part l'ampleur du dévouement et de la générosité, d'autre part telle étroitesse qui surprend et fait souffrir : nous sommes au coeur d'une réalité bien humaine...

"D. S.

Pointe-à-Pitre, le 26 mars 1845

Mon très cher Père,

Depuis quelque temps nous nous sommes mis à introduire dans nos classes l'oeuvre de la Propagation de la Foi (35) ; nos enfants s'y sont jetés avec un incroyable empressement, je dirais même avec une espèce de zèle difficile à exprimer ; nous avons formé plusieurs dizaines (sic) à la tête desquelles nous avons placé des élèves pieux et raisonnables qui s'acquittent de leur emploi d'une manière admirable ; dans quelques mois, nous tâcherons d'en former d'autres avec nos enfants et par le moyen d'autres personnes qui ont été extrêmement aises de connaître une si bonne oeuvre, et qui consiste en si peu de choses. Pour recueillir la petite offrande de chacun, nous avons fait un tronc pour chaque classe, et c'est là qu'ils déposent leur petit sou pour le missionnaire de la Chine ; c'est peu de chose, mais c'est donné par de pauvres petits enfants qui donnent d'un si bon coeur que Dieu bénira et aura égard et à l'offrande et à la prière de ces innocentes créatures, en donnant prospérité à cette oeuvre naissante.

Le 8 février dernier, nous avons eu un service funèbre pour les victimes du désastre ; il y avait un grand concours de monde ; il s'est célébré dans la grande chapelle provisoire ; il ne manquait à cette cérémonie pour la rendre encore plus imposante, que la présence de M. le Contre-Amiral Gouverneur (36) empêché ; il était représenté par un de ses aides-de-camp. Beaucoup d'étrangers s'y étaient rendus, il s'y trouvait une population de 8 à 10 mille âmes.

Notre établissement de la Pointe devient de jour en jour plus nombreux ; le chiffre de nos enfants s'élève aujourd'hui à 245, qui nous donnent en général assez de consolations ; bon nombre vont se faire inscrire pour suivre le cours des instructions qui doivent commencer incessamment pour les jeunes gens qui se disposent à la première communion. Depuis longtemps, grand nombre de ces mêmes jeunes gens

(35) Il s'agit plutôt de l'oeuvre de la Sainte-Enfance - d'ailleurs analogue à celle de la Propagation de la Foi - lancée par Mgr de Forbin-Janson en 1843, et qu'encourageait vivement le Père de la Mennais près de ses Frères (cf. "Etudes Mennaisiennes", n° 2, pp. 33-34)

(36) Le Contre-Amiral J. Gourbeyre, Gouverneur de la Guadeloupe de 1841 à 1845.

nous supplient de leur faire le catéchisme, mais ayant toujours été accablés d'ouvrage et si peu nombreux, nous n'avions pu jusqu'à présent nous rendre à leurs vœux ; mais à présent que le bon Dieu nous a envoyé du renfort, nous pourrons nous rendre en ce point à leurs sollicitations, en leur faisant une instruction tous les soirs.

Le Frère Ambroise nous a envoyé pour nous soulager les bons petits Frères Jacob et François Régis (37) ; l'un et l'autre se plaisent bien dans notre pays de la Pointe ; le dernier a fait à la Basse-Terre en arrivant de France une maladie assez grave ; maintenant il est parfaitement bien rétabli. Nous voilà encore rendus au même nombre qu'à l'époque de l'événement, nous y serons jusqu'au moment où il plaira au bon Dieu de nous visiter de nouveau soit par les événements, soit par les maladies ; mais heureusement que les mauvaises fièvres ont abandonné la Pointe-à-Pitre, c'est-à-dire qu'elles y règnent avec moins d'intensité qu'à l'époque du mois d'août dernier.

Les jours derniers, nous avons été témoins d'une scène très douloureuse pour celui qui a le cœur un peu sensible envers les chrétiens ses frères. Trois nègres esclaves condamnés pour vol par la justice, ont été mis à la question sur une place qui avoisine notre maison ; ils ont été attachés pieds et mains avec une énorme corde ; étant ainsi placés sur le ventre, le corps nu, dans cette position on leur a appliqué 29 coups de fouet ; vers la fin de cet espèce de martyre, les morceaux de chair voltigeaient de toutes parts, et le sang qui en sortait arrosait la terre ; et les patients n'ont jeté des cris qu'aux derniers coups. Je pensais en ce moment aux mauvais traitements que les peuples barbares font endurer à nos pauvres missionnaires de la Cochinchine et de la Chine et qui souffrent ces traitements barbares avec tant de résignation à la volonté de Dieu qui permet toutes ces persécutions, qui se trouvent même heureux de souffrir quelque chose pour un si bon maître ; et je me disais en voyant ces pauvres esclaves : Oh ! si vous connaissiez un peu votre Religion, et que vous offrissez ce que vous souffrez au bon Dieu, comme cela vous serait méritoire pour le ciel !

Un bon prêtre Irlandais desservant les îles d'Antigue, de

(37) F. Jacob-Marie (Le Breton), né à Radenac (Morbihan) le 19 mars 1824. F. Régis-Marie (Deschamps) ou François Régis, né à Saint-M'Hervé (Ille-et-Vilaine) le 11 mai 1819.

Les deux Frères entrent à Ploërmel en 1843 et arrivent à la Guadeloupe le 6 janvier 1845.

Sr Chrystophe et une autre dont je ne me rappelle pas le nom, vient de faire une quête à la Pointe-à-Pitre pour faire bâtir une église, dont ces îles sont privées ; elles ne sont pas privées de beaux temples protestants. Bien que nous soyons dans un temps de disette et de pauvreté, ce bon missionnaire a encore ramassé seulement à la Pointe, une collecte de 1200 à 1500 francs ; je pense qu'à la Basse-Terre une somme égale, et peut-être plus forte, l'attendait. Dieu veuille lui accorder la santé, qui paraît bien chancelante, pour qu'il puisse voir la fin de son entreprise, colossale pour les îles anglaises.

Nous allons à la messe deux fois par semaine avec tous nos enfants (me semble vous en avoir déjà parlé) ; nous craignons, comme c'était à la chapelle de l'hôpital, que M. le Vice-Préfet ne s'y fût opposé, ou qu'il en eût été mécontent ; il ne nous a fait sentir ni l'un ni l'autre. Nous allons profiter de ce silence pour les y conduire le dimanche, après toutefois lui en avoir demandé la permission : c'est ce que va faire notre frère Ambroise avant son départ pour la Martinique. J'aime à croire qu'il ne s'y refusera pas, puisqu'ils ne peuvent y assister à la paroisse, vu que la chapelle est trop petite pour contenir une population aussi considérable. Cependant, dans le cas qu'il s'y opposât, nous nous soumettrons, car il est essentiel que nous soyons bien avec le clergé de la paroisse.

M. l'abbé Touboulic voudrait bien confesser nos enfants, mais il n'en a pas le pouvoir, et pas d'espoir d'ici à longtemps de l'obtenir : on le prie de s'occuper de ses malades, et non de ceux qui se portent bien ; vraiment il se passe des choses à ce sujet qui ne sont pas croyables pour ceux qui sont en France ; il faudrait que vous fussiez sur les lieux pour voir par vous-même toutes les vilenies qu'on lui fait ; mais se mettre en devoir de vous, en faire le récit, vous n'en croiriez rien. Je puis vous assurer que nous sommes heureux, nous autres, de l'avoir ; il nous rend tous les services compatibles à sa position. Tout le monde est dans l'attente de ce qui doit arriver, maintenant que le vénérable Père Fourdinier (38) est mort, laquelle mort doit, d'après ce que l'on dit, nous amener un changement ; les choses n'en iront pas pis.

Je croyais, à l'époque où je vous écrivais ma dernière lettre, que nous eussions fait une petite revue (39), mais

(38) Supérieur du Séminaire du Saint-Esprit, à Paris, où se formaient des Prêtres pour l'outre-mer (cf. "Etudes Mennaisiennes", n° 1, pp. 8-9).

(39) Nous dirions aujourd'hui : "une petite récollection".

notre Frère Ambroise ne l'a pas jugé à propos, nous allons attendre celle du mois de septembre ; cela nous a contrariés un peu, car nous en avons besoin, mais cette contrariété s'est calmée en nous soumettant.

Toujours j'éprouve un certain malaise intérieur au sujet de mon placement à la tête de l'établissement ; je m'imagine que le bon Dieu ne m'appelle pas là et que je ne pourrai pas faire mon salut en remplissant ce poste, vu que je m'y suis placé moi-même, ou que j'ai fait quelque chose qui m'y a fait placer, que je n'ai pas ce qui est nécessaire pour conduire les autres, ne pouvant me conduire moi-même. De là naissent ces peines, ces chagrins, lorsque je suis obligé de commander quelque chose.

Dans ma méditation, j'y suis souvent distrait par une foule de choses étrangères ; de là viennent encore ces troubles, ces inquiétudes, et très souvent en sortant sans y prendre de résolutions, ou qui s'oublie au milieu des tracas et des occupations journalières.

Quant aux visites du monde, nous n'en faisons pas, et nous nous en trouvons bien ; nous allons seulement voir de temps en temps nos MMs. Prêtres, les Dames de St-Joseph (40) et nos très chères Soeurs hospitalières ; chez ces dernières, nous y allons assez souvent.

Recevez, mon très cher Père, l'assurance de mon profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être votre obéissant enfant."

frèrearsène

* *

Plus d'un an après la réouverture de l'école, le Frère Arsène adresse au Père une longue lettre où il fait en quelque sorte le point sur l'année, bilan positif dressé par un Directeur qui ne manque ni de personnalité ni de dynamisme. Il donne des nouvelles de ses Frères, en responsable qu'il a conscience d'être, répond aux questions posées par le Supérieur, parle des événements marquants ou anecdotiques qui ont eu lieu récemment, se garde d'oublier les problèmes d'intendance : une lettre dense et concrète qui a dû intéresser le Père dans son quartier général de Ploërmel...

Et pour finir, l'expression d'un intense désir de ressourcement spirituel : "comme un cerf altéré..." Pressentiment ?

(40) Les Soeurs de Saint-Joseph de Cluny.

"D . S.

Pointe-à-Pitre, le 30 juillet 1845

Mon très cher Père,

Le jeune homme que je vous annonçais dans ma dernière lettre s'est présenté, comme je vous le disais, à la Basse-Terre, pour trouver passage à bord de la corvette, la Caravane ; mais ce navire, comme l'année dernière, était destiné pour prendre les malades et convalescents, de manière qu'il a été obligé de rétrograder ; mais sur-le-champ et d'après les renseignements du Frère Ambroise, le Frère Hervé a fait à l'administration la demande d'un passage à bord d'un navire de commerce qui lui a été accordée tout de suite ; le pauvre garçon ne se voit retardé que de quelques jours ; heureusement encore, nous trouvons dans la rade de la Pointe un navire en chargement pour Nantes, ce qui n'arrive pas tous les jours. Les autres jeunes gens dont on vous avait parlé ont échoué dans leur projet, ou ne se sont pas encore décidés : ce sont de pauvres gens, qu'il est bon d'éprouver, afin qu'ils ne fassent pas de folies une fois embarqués.

Notre pauvre petit Frère François est dans ce moment moins mal ; les médecins, ainsi que nos chères soeurs, ont envie d'essayer un changement d'air, avant de décider s'il faut qu'il parte pour la France ou non, et l'on pense que les Saintes peuvent lui convenir mieux que tout autre endroit pour restaurer sa santé délabrée ; là, il sera comme à la Pointe, à l'hôpital, et ces bonnes religieuses lui prodigueront les mêmes soins. On avait d'abord pensé que le séjour de la Désirade lui eût mieux convenu, parce que là, on trouve d'excellent lait ; mais ce pays est tellement pauvre qu'aucun médecin n'a osé s'y fixer ; ainsi comme vous voyez, ce pauvre petit pays est privé de médecin temporel ; notre Frère n'est pas tellement bien qu'il puisse se dispenser de suivre aucun régime, et pour cette raison on a jugé à propos de l'envoyer humer le bon air des Saintes, où il sera à même de suivre le régime convenable et recevra tous les soins qu'exige sa maladie (41).

(41) En fait, le F. François Régis est miné par une tuberculose déjà très avancée. Après la retraite de septembre 1845, il reste à Basse-Terre où le F. Hervé dit de lui : "Ce bon petit frère est attaqué de je ne sais quelle maladie, une partie des médecins croient que c'est une bronchite, d'autres disent que c'est un asthme ; ce que je puis dire, c'est qu'il n'est pas bien pendant huit jours de suite ; cependant lorsque nous le perdrons, nous perdrons un bon frère, bien religieux, il ne se déconcerte pas, il est rempli de courage." (30 octobre 1845). Après avoir tout essayé aux Antilles pour le guérir ou le soulager, le F. Ambroise le fait voyager vers le pays natal ; en l'annonçant au P. de la Mennais, il ajoute : "Je regrette douloureusement ce bon frère qui aurait fait un grand bien, et qui est plus capable qu'on le pense, par son bon jugement et la solidité de son caractère". Mais le F. François Régis meurt en mer, le 18 mai suivant. Il vient d'avoir 27 ans. (cf. A travers la correspondance, III, pp. 375-6)

Quant aux autres Frères, ils se portent bien et travaillent avec zèle à procurer la gloire de Dieu en instruisant ces petits enfants qui sont si grossiers et si ignorants. Pour ce qui regarde le Frère Jacob, il est gros et gras, il se porte parfaitement bien (42).

Nos classes sont très nombreuses, nous comptons présentement plus de 300 élèves ; sur ce nombre figurent 18 blancs, nombre que nous n'avions jamais atteint, comme je vous l'ai déjà fait observer. C'est vraiment beau de voir tous ces petits enfants sur deux rangs aller à la Messe ; nos créoles sont fort curieux de se mettre à leur porte pour les voir passer. Depuis quelque temps, nous y allons trois fois par semaine et de plus tous les dimanches ; la bonne Supérieure, par son influence près de la haute Administration, nous a obtenu une vaste salle, qui servait après l'événement pour mettre les malades, et aujourd'hui, sert à nos enfants et à nous pour assister à la Ste Messe. Ainsi maintenant, nous avons la consolation de voir nos enfants confessés quelquefois, pas souvent à la vérité, parce que ce bon prêtre est si occupé, et assister trois fois par semaine à la Messe, et le dimanche ; à qui devons-nous tout cela ? à nos chères soeurs et à ce respectable prêtre. Oh ! nous devons de bien grandes obligations à ces très dignes Religieuses qui vont jusqu'à se gêner pour nous obliger.

Notre Instruction du soir va de charme ; bon nombre de jeunes gens y assistent (130) et y sont fort recueillis, bien qu'il n'y ait pas longtemps qu'elle soit commencée ; plusieurs et même un grand nombre ont abandonné ce criminel commerce qu'ils menaient déjà depuis de longues années, pour se livrer avec enthousiasme aux exercices préalables de la première communion ; j'ai le doux espoir que le bon Dieu bénisse leurs efforts, en leur accordant la grâce de persévérance. M. le Vice-Préfet nous voit toujours avec plaisir, à en juger par les démonstrations extérieures, mais il ne visite pas trop souvent notre établissement ; il ne nous a pas encore rendu notre visite du premier de l'an ; il faut sans doute en attribuer la cause à ses nombreuses occupations ; loin de nous en formaliser, nous convenons avec lui qu'il est très occupé, mais de le croire n'entends quête (43).

(42) Le F Jacob-Marie après 11 ans passés à la Guadeloupe, rentre en France en 1856 et quitte la Congrégation la même année.

(43) Sans doute une expression issue du patois, pouvant signifier : je n'entends pas de cette oreille-là, je n'en crois rien...

Dans votre dernière lettre, vous me manifestiez le désir de connaître et le nom et le diocèse de ce bon prêtre qui est si bien disposé en faveur de notre établissement ; il s'appelle Mouillé, du diocèse de Tarbes.

On nous parle souvent d'une réorganisation dans le clergé des Colonies ; sans compter que cela ne serait pas mauvais, si la chose avait lieu, nous nous sentirions (heureux) aussi, et nos enfants encore plus que nous.

Le bon Dieu nous a enlevé dans le courant du mois notre Gouverneur (44) ; la Colonie a fait une grande perte ; il a emporté avec lui dans la tombe les regrets de tous les habitants de la Guadeloupe, surtout de ceux de Pointe-à-Pitre, qui le regardaient comme leur Père. Il est mort en chrétien, voilà tout.

Dans ce pays-ci, nous avons mille peines à trouver de bonnes servantes ; depuis quelque temps, nous en changeons très souvent : toutes nous volent ou ne veulent rien faire, c'est une misère !

Je vous annonce que M. le Vice-Préfet a failli se tuer les jours derniers, allant en voiture faire la Dédicace de la première église reconstruite depuis l'événement ; la voiture a versé, les chevaux ont eu peur et la traînaient la même chose ; heureusement qu'il a eu la précaution de descendre avant que les chevaux ne l'eussent traînée bien loin et il en a été quitte pour la peur et quelques petites contusions.

Un mot en passant, touchant l'Instruction aux prisons de la Basse-Terre, faite par notre bon petit frère Hyacinthe.

Cette instruction fait un bien immense, ce bon petit frère a déjà réussi par ses soins à préparer plusieurs personnes condamnées à plus de dix ans de détention, à faire leur première communion, d'autres encore se montrent très assidues aux exercices religieux : je le tiens de l'aumônier.

Notre jeune homme part à bord du paquebot Ferdinand, allant à Nantes ; nous pensons qu'il sera heureux à bord, le capitaine a l'air d'un bien brave homme. Nous attendons des nouvelles de la retraite et de nouveaux ouvriers.

J'ai payé à M. l'abbé Touboulic la somme dont la maison de Ploërmel lui était redevable, parce qu'il s'est trouvé à en

(44) Le Contre-Amiral J. Gourbeyre.

avoir (besoin) à l'époque à laquelle j'ai reçu votre lettre.
J'attends une réponse de vous relative à ma dernière lettre. Je vous assure que j'attends notre petite retraite avec une sorte d'impatience ; je sens en avoir besoin, et alors je vous ferai part de l'état de ma pauvre âme.
Recevez, Mon très cher Père, l'assurance de mon profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être
Votre enfant très obéissant."

frèreatsène

Maladie et mort du Frère Arsène

C'est la dernière lettre qui nous a été conservée du Frère Arsène.
La retraite tant désirée se déroule normalement à Basse-Terre, en septembre, présidée par le Frère Ambroise ; elle se termine le 26. Comme de coutume, les Frères restent quelques jours ensemble avant de retrouver leurs paroisses et leurs occupations : ils jouissent d'un peu de repos dans l'ambiance fraternelle que l'on apprécie tant lorsque les occasions de se voir et d'échanger sont rares.
Le 29 au soir, le Frère Arsène tombe malade, pris par la fièvre typhoïde : il ne s'en relèvera pas. Ses deux confrères du Moule, surtout le Frère Donatien qui le connaît bien, font une relation de ses derniers jours, une fois arrivés dans leur école ; le Frère Donatien écrit le 15 octobre :

"Le C.F. Arsène est tombé malade pendant la nuit du 29 au 30 septembre. Le matin, après le son de la cloche, m'apercevant qu'il ne se levait pas, je fus à lui, lui demandant s'il était malade : il me répondit qu'il avait la fièvre. Après la prière, le F. Ambroise fut le voir ; trouvant que la fièvre était très forte, on envoya immédiatement chercher le médecin qui vint sur les huit heures ; il nous dit que ce n'était qu'une petite fièvre... Mais voyant que le malade ne trouvait aucun soulagement, on envoya de nouveau chercher le médecin : celui-ci jugeant mieux de sa maladie que la première fois lui fit une saignée ; alors le malade témoigna (le) désir d'aller à l'hôpital. Arrivé là on lui appliqua les sangsues. Depuis le dimanche pendant la nuit jusqu'au jeudi vers les 4 heures du soir, la fièvre ne l'a pas quitté un instant. Alors elle céda pour un moment ; durant l'intervalle de temps, le malade se retrouva un peu soulagé ; mais bientôt on s'aperçut que ce mieux ne durerait pas : (on) commença à craindre pour ses

jours ; on le fit administrer ; il a reçu tous les secours de notre sainte religion excepté la sainte communion qu'il n'a pu recevoir. Enfin le vendredi 3 du courant - 5^e jour de sa maladie - vers une heure de l'après-midi, il est entré dans son éternité ; sa maladie et sa mort ont été on ne peut plus édifiantes."

Plus brièvement, le Frère Anastase note le 18 octobre :

"...Le Frère Arsène, 3 jours après la retraite, est tombé malade avec la fièvre et après nous avoir édifiés tous par sa résignation à la volonté de Dieu et par sa patience est mort le 3 octobre, le lendemain de notre départ de la Basse-Terre pour la Pointe..."

Le Frère Ambroise a dû rapidement alerter le Père de la Mennais, car dès le 16 novembre celui-ci est au courant du décès du Frère Arsène. Dans une lettre du 17, il écrit à M. Rendu pour qu'il insiste auprès du Ministre de l'Instruction publique au sujet des autorisations provisoires accordées à des Frères non brevetés :

"Ce retard est d'autant plus fâcheux que j'appris hier, par la voie d'Angleterre, la mort d'un de nos meilleurs Frères, chef de notre établissement de la Pointe-à-Pitre : la fièvre typhoïde l'a enlevé en quatre jours. Le clergé a voulu lui faire gratuitement un enterrement solennel : une foule d'habitants y assistaient et témoignaient leur regret de la manière la plus touchante ; plusieurs noirs se sont cotisés pour lui faire dire des messes, etc. Hélas, c'est le quatorzième frère que la mission des Antilles nous coûte !"

Le Frère Arsène comptait donc pour le Père : "un de nos meilleurs frères" ! L'enterrement solennel a conduit le jeune missionnaire à sa dernière demeure, dans le cimetière de Basse-Terre, en bordure de la mer.

*

* *

Dans les semaines qui suivent, le Père annonçant lui-même le décès, comme il fait pour chaque frère, mentionne le Frère Arsène dans ses lettres. Par exemple, du Folgoat où il est venu accompagner un groupe en partance pour les Antilles, il écrit au Frère Hyacinthe, le 4 décembre :

"La mort de notre bon E Arsène m'a bien douloureusement affligé, et le récit que vous en faites est on ne peut plus touchant : il était mûr pour le ciel où Dieu l'a appelé, et où il

jouit maintenant, je n'en doute pas, de la riche récompense qu'il a méritée par ses travaux."

Et le même jour, du même endroit, au Frère Ambroise, sur un ton plus administratif :

"L'annonce de la mort si malheureuse du F. Arsène nous est arrivée au moment même où les frères quittaient Ploërmel pour venir attendre ici l'ordre d'embarquement ; je ne leur en ai rien dit, parce que cette nouvelle aurait pu frapper douloureusement leur imagination pendant la traversée ; elle leur fera moins d'impression quand ils seront rendus. Si nous en avons été informés quinze jours plus tôt, j'aurais pu faire partir un huitième Frère pour remplacer celui qui vient de nous être enlevé et que nous regrettons si vivement ; mais le temps a manqué pour cela..."

A ceux qui n'ont pas connu le défunt, l'annonce se fait plus brève, simple avis mortuaire, comme la mention suivante du Père dans une lettre au Frère Marcien, à Pleudihen, le 1^{er} janvier 1846 :

"Je recommande à vos prières notre très cher Frère Arsène : il est mort à la Guadeloupe d'une fièvre typhoïde..."

Mort à 30 ans, loin des siens, loin de sa terre natale, en mission...

*

**

Mais la vie continue, les classes vont reprendre : il faut reconstituer la communauté de Pointe-à-Pitre qui vient de perdre son Directeur et le Frère François Régis, -resté à Basse-Terre en attendant de faire son dernier voyage, en mai suivant... Le Frère Lambert retourne à la Pointe où il retrouve le Frère Rieul. Il écrit au Père le 27 octobre, de Pointe-à-Pitre :

"Le F. Ambroise m'a encore replacé à la Pointe-à-Pitre pour remplacer notre bon frère Arsène que nous avons eu le malheur de perdre à la Basse-Terre... Les Frères qui sont ici avec moi sont les Frères Clément (45), Nicolas (46) et Rieul."

Les missionnaires tombent, la "mission" se poursuit !

(45) F. Clément (Rio) est né à Caden (Morbihan) le 1^{er} juillet 1819. Il exerce onze ans aux Antilles, enseigne à Plouha (Côtes-du-Nord) à plusieurs reprises, fait partie de l'équipe de fondation d'Haïti en 1864 et meurt à Ploërmel le 14 avril 1893 (voir Ménéloge II, p. 452)

(46) F. Nicolas (Camenen) est né à Locmariaquer (Morbihan) le 23 mars 1820. Arrivé aux Antilles le 26 décembre 1842, il est placé à Basse-Terre, puis à Pointe-à-Pitre où il meurt de la fièvre jaune le 12 juillet 1846, à 26 ans.

PHYSIONOMIE DU FRÈRE ARSÈNE

Après avoir lu toutes ces lettres, après avoir été plongé dans le contexte de cette oeuvre missionnaire de la Guadeloupe entre 1840 et 1845, il est sans doute possible d'esquisser le portrait de ce Frère Arsène qui n'est point cité au Ménologe, mais qui se livre bien dans sa correspondance, dont on perçoit l'évolution durant ces cinq années de labeur apostolique, et qui donne sa vie, comme il l'avait souhaité, en plein travail, le sillon à peine commencé.

Frère Arsène apparaît comme une riche personnalité : il a des défauts que l'on remarque dès l'abord, des richesses qui se découvrent progressivement, solides et convaincantes ; il ne cesse d'évoluer, de s'approfondir, de s'affiner au creuset de l'épreuve. On le reconnaît pleinement homme, l'un d'entre nous, "Frère moyen" mais vrai Frère, qui a grandi sous le regard du Fondateur. En ce sens, Frère Arsène est un encouragement pour tous ses Frères de vocation.

Au physique, il devait jouir d'une enviable prestance si l'on en juge par la recommandation malicieuse adressée au Père : "... ne me battez pas, car vous n'auriez pas l'avantage". Il ne craint pas les élèves et affronte le menuisier de Saint-Pierre sans aucun complexe. La robustesse de son tempérament prend appui, selon toute vraisemblance, sur une robustesse physique qui s'impose.

D'entrée de jeu, à 25 ans, dans son premier poste aux Antilles, il apparaît entier, impérieux, un peu matamore, bourru et même violent. Il manque d'égards envers son Directeur, le Frère Alippe, reconnaissant par la suite son indocilité. Il semble à l'époque très centré sur lui-même, s'emparant des meilleurs meubles, autoritaire et presque despote, se réservant arbitrairement le pouvoir des clés ! Le Frère Alippe ayant lui-même une certaine manie de "grandeur", mais dominé par un adjoint plus instruit auquel il n'ose pas s'affronter, l'opposition entre les deux caractères rend vite la cohabitation très pénible. Le Frère Ambroise le comprend et les sépare.

Frère Arsène, qui est droit, tire la leçon de ce changement de poste en cours d'année et fait effort pour améliorer son caractère et ses relations. Il en parle plusieurs fois au Père de la Mennais dans son "compte de conscience". Le courant, d'ailleurs, passe mieux avec son nouveau Directeur, le Frère Marcellin.

Mais le fond du tempérament ne se modifie pas. Frère Arsène paraît plutôt du genre cérébral, plus porté à l'analyse froide des événements ou des situations qu'à la délicatesse des sentiments ou à la cordialité.

A ce sujet, il est intéressant de comparer sa manière avec celle du Frère Donatien, son confrère de Pointe-à-Pitre. A propos de l'affaire Évain, par

exemple, le F. Donatien donne son opinion en analysant comme de l'intérieur la position du Frère Ambroise, sa souffrance surtout, à laquelle il prend part ; il laisse entendre la complexité du problème, un problème de personnes, sans se prononcer sur une solution à envisager. Le F. Arsène est plus tranché : il a bien perçu l'opposition des caractères entre M. Évain et le F. Ambroise, et toutes les répercussions qui en résultent ; avec son gros bon sens, éclairé aussi par sa propre expérience, il propose la solution coupante : les séparer, en rappeler un en France ! Et de préférence le F. Ambroise, car le maintien de M. Évain permettra une meilleure organisation des structures religieuses aux Antilles, en particulier l'aumônerie, grâce à ses bons contacts avec l'administration. Même constatation dans le parallèle entre les deux lettres qui relatent le tremblement de terre : le F. Donatien est saisi par le souci des personnes qu'il voit souffrir et auxquelles il porte les secours matériels et spirituels ; le F. Arsène, bien campé au centre du drame qu'il décrit, organise et se veut efficace : c'est le chef manifestement..

Même attitude un peu cérébrale lors de la maladie du Frère Lambert : il se dévoue, renseigne le Frère Ambroise, mais on le sent peu touché à la vue de son Directeur aux prises avec la terrible fièvre jaune ; il sublime très vite la situation en envisageant le ciel au bout du "grand voyage", d'ailleurs agrémenté par la compagnie de la Sœur ... presque de l'humour noir !

Tempérament fort, monolithique, homme d'action, attaché à ses idées, peu sensible à la nuance ou à l'émotion, ainsi nous apparaît le Frère Arsène dans ses débuts missionnaires. Jusque dans ses dernières lettres, il garde un ton protecteur vis-à-vis de ses Frères : il parle toujours du "bon petit frère" un tel, même s'il y a peu de différence d'âge. Est-ce la trace d'un certain complexe de supériorité qui peut au moins agacer l'entourage ? Il semble bien que le Frère Arsène n'ait pas eu l'intuition, la finesse, la sensibilité à l'autre qui facilitent la relation en communauté ou entraînent l'adhésion si on est Supérieur. Le Frère Ambroise, dans une correspondance au Père, le 18 avril 1845, de Basse-Terre, note, avec sa franchise un peu abrupte :

"A la Pointe-à-Pitre, il y a une foule d'enfants venus de tous les pays du monde, qui sont bien méchants ; j'y ai placé les Frères Jacob et Régis, deux bons enfants, nés avec de bonnes dispositions pour faire de bons frères ; si notre Frère Arsène avait les talents nécessaires pour conduire des frères, il en ferait de bons de ceux-ci".

Appréciation sévère, mais qui rejoint l'examen du Frère Arsène lui-même écrivant au Père à la même époque, le 26 mars 1845 : "... je n'ai pas ce qui est nécessaire pour conduire les autres, ne pouvant me conduire moi-même".

Homme de conviction, il est facilement polémique envers ceux qu'il juge manquer à leur devoir, même s'il s'agit du clergé : il y a un peu d'acide dans son caractère et il faudra l'épreuve et l'expérience pour adoucir les jugements ou au moins leur expression ; il n'est pas encore arrivé aux "pensers sages de la trentaine", suivant la formule de Montaigne, ne l'oublions pas...

Sans doute se connaît-il mal, du reste, étant par nature davantage porté à l'activité qu'à l'introspection. Les circonstances l'aident à s'approfondir dans ce sens : son changement de poste l'amène à réfléchir sur ses relations, l'épreuve du tremblement de terre sur la valeur de son apostolat, les épines du supériorat sur le poids de l'obéissance. D'où la résolution qu'il prend et dont il parle dans sa lettre du 10 août 1843: "m'appliquer à mieux me connaître".

Car Frère Arsène est droit : il ne connaît pas l'art de camoufler ; direct avec les autres, il est également sincère avec lui-même. Aussi, surtout à partir du tremblement de terre - "l'événement" - une progression se dessine assez nettement. D'abord un peu prévenu contre le rugueux Frère Ambroise - qu'il verrait volontiers rappelé en France - il apprécie mieux la valeur de son Supérieur : il a reconnu son désintéressement et sa grandeur d'âme dans la bourrasque provoquée par M. Évain ; il l'a vu se dépenser sans calculer auprès des Frères atteints par la fièvre jaune ou victimes du 8 février ; c'est encore lui qui multiplie les contacts pour la reconstruction de l'école de Pointe-à-Pitre et prend sur lui les démarches embarrassantes. L'expression "notre bon Frère Ambroise" devient, sous sa plume, davantage qu'une banale formule.

Après son accès de fièvre jaune et la catastrophe de 1843 où il a vu la mort de près, il essaie de mieux prier et l'on sent que sa conscience s'affine et devient plus exigeante : il se reproche sa tiédeur dans l'oraison, une vie sans profondeur, un certain vide intérieur... Il manifeste même des inquiétudes de conscience à propos de sa nomination comme directeur à la Pointe : on est loin du Frère Arsène sûr de lui des premières années ! Il "devient pieux", comme l'écrit le Frère Ambroise, et ses confidences au Père sonnent plus vrai : la formule suffisamment générale et non compromettante fait place à un examen sincère, appliqué, qui traduit une situation vécue et dépeinte sans concession. L'épreuve et la responsabilité l'ont mûri !

Mais si le Frère Arsène a demandé les missions, après avoir enseigné à Saint-Nazaire et à Bruz, c'est pour venir en aide "aux pauvres petits

enfants", suivant une expression souvent répétée : il aime la jeunesse à sa manière sans doute, mais vraiment - et il est décidé à lui apporter beaucoup.

Il possède sûrement les talents de l'éducateur et il se fait aimer des jeunes malgré sa sévérité. Sa droiture native et ses convictions font qu'il se montre juste envers chacun, et le grand intérêt qu'il leur porte n'échappe pas à ses élèves. Peut-être dur au début, il a vite fait de les conquérir et ils viennent l'attendre sur le quai, l'accompagnent à la maison où il descend à Pointe-à-Pitre et n'ont qu'une hâte : reprendre l'école interrompue par "l'événement".

Quand il parle de ses élèves, c'est toujours avec une sorte de ferveur, même s'il les trouve "grossiers" ou plongés dans un contexte déplorable ; on voit qu'ils sont "sa vie" : les plus jeunes, les quelques 70 enfants de sa classe durant la journée, et les jeunes gens - ils sont 130 en juillet 1845 - auxquels il dispense l'instruction du soir ! Et le succès semble répondre à son zèle puisque les blancs eux-mêmes n'hésitent plus à lui envoyer leurs enfants, en dépit de tenaces préjugés : un pas important en direction de l'égalité raciale.

Frère Arsène a une âme d'apôtre. Il réussit à intéresser ses pauvres noirs à plus pauvres qu'eux et à obtenir le petit sou de la Sainte-Enfance qui permettra à de petits Chinois lointains de recevoir le baptême. Mais surtout il insiste sur l'essentiel, faisant tout pour que ses élèves puissent avoir accès à la confession et à l'Eucharistie. Et il jouit de les voir mystérieusement transformés et radieux après chaque confession ! Il est de la race de ces apôtres qui n'en font jamais assez ! il faudrait s'occuper aussi des nombreux ouvriers qui reconstruisent Pointe-à-Pitre et n'ont pas fait leur première communion ! Peu importe s'il n'y a pas de budget pour ce travail supplémentaire non prévu par l'Administration ! Dans sa classe, au milieu de ses élèves, ou des jeunes en général, Frère Arsène est à l'aise, il est efficace, il donne sa pleine mesure (47).

Dans ses lettres au Père, inutile de souligner une évidence : il se sent très libre, parce qu'il a une absolue confiance. Il prolonge, à distance, la relation qu'il a connue à Ploërmel, une relation simple, faite d'un mélange d'affection et de respect que le Fondateur avait l'art de susciter... Le ton par moments désinvolte, en tout cas très familier, utilisé par le Frère Arsène, pourrait nous surprendre : parler ainsi au

(47) Un historique de l'école communale de Pointe-à-Pitre (Arch.F.I.C.P., carton 167) mentionne pour le F. Arsène : "Frère Arsène de 1840 à 1845. Le Frère est mort de la fièvre jaune à la Basse-Terre à la fin de l'année 1845. Il a laissé à la Pointe-à-Pitre la réputation d'un religieux accompli et d'un instituteur érudit. Il fut directeur intérimaire de l'école communale durant le séjour du cher frère Lambert à la Martinique". Quelques inexactitudes historiques, mais jugement qui confirme ce qu'on sait du Frère Arsène.

Supérieur Général ! Mais le Supérieur de Ploërmel avait un visage bien concret pour le jeune missionnaire : le novice avait écouté ses causeries, s'était confié à lui des mois durant, avait sans doute été l'objet de ses taquineries en récréation ; peut-être y avait-il répondu, enhardi par la familiarité du Père... Celui-ci n'a pas dû se formaliser. Au fur et à mesure que les responsabilités augmentent, le Frère Arsène éprouve le besoin de se confier davantage et il attend, avec un intense désir, la directive qui éclaire, l'encouragement qui stimule, la parole qui reconforte : aucune lettre venant du Père ne pouvait être indifférente à celui qui avait déjà tant reçu de lui durant le noviciat.

Par ailleurs, le style des lettres reflète l'époque. Une époque où le jansénisme colorait un peu le regard. Quand le Frère Arsène parle du "pays d'abominations et d'exécutions" pour désigner la Guadeloupe, c'est peut-être pour marquer sa surprise en passant d'un pays de chrétienté à une terre de mission ; mais l'expression fait partie du langage pessimiste fréquent à cette période et issu de la pensée janséniste. La manière pesante, souvent teintée de moralisme, d'évoquer le surnaturel peut également nous étonner : nous aimons davantage la discrétion aujourd'hui... Mais aussi, il nous arrive de ne plus oser appeler les choses par leur nom ! La pensée du Frère Arsène, tributaire sans doute de la formation reçue dans le cadre familial et à Ploërmel, reflète en tout cas des convictions affirmées, un dynamisme apostolique et une préoccupation de l'essentiel qui ne manquent ni d'authenticité ni de profondeur.

Avec ses défauts réels mais aussi avec ses richesses indéniables, le Frère Arsène nous apparaît comme un homme qui a tout misé sur des valeurs fondamentales : Dieu, le service des petits, la fidélité à l'engagement pris. Son évolution même, durant ces cinq années de vie missionnaire, nous le rend sympathique. Sa mort à trente ans consacre le don qu'il a fait de lui-même et sur lequel il n'est jamais revenu.

UNE ŒUVRE MISSIONNAIRE A SES DÉBUTS

La correspondance du Frère Arsène nous renseigne également sur les débuts de l'oeuvre missionnaire mennaisienne aux Antilles. Le Frère Arsène fait partie de l'équipe fondatrice de l'établissement de Saint-Pierre en Martinique et quand il arrive à la Pointe-à-Pitre, l'école des Frères, fondée en juillet 1839, n'a pas deux ans d'existence.

Il faut donc commencer par s'établir, se procurer des meubles, faire les achats utiles au lancement d'une oeuvre d'éducation chrétienne. Il faut peu à peu s'imposer par les résultats : s'imposer à une population bigarrée, noirs et blancs, affranchis et colons, dans un contexte où l'esclavage est encore une

réalité officielle ; s'imposer même au clergé qui n'a pas toujours vu d'un oeil favorable l'arrivée des Frères : ceux-ci ne vont-ils pas mettre en cause un modus vivendi auquel on s'accommode assez bien ? ne vont-ils pas représenter une sorte de concurrence ? S'il y a des préjugés raciaux dans la population, il y a aussi, au moins au début, une attitude d'indifférence chez des prêtres dont le zèle n'est pas toujours exemplaire.

Il faudra beaucoup travailler pour réussir : le Frère Arsène nous parle de sept heures de classe par jour. En août 1844, ils sont deux Frères pour 130 élèves. Viennent s'ajouter les "répétitions" après les classes, l'instruction du soir, la préparation à la première communion qui se clôture par une retraite de trois jours à l'école ; et les communiantes voudraient bien y faire également leurs trois jours d'action de grâces...

Comme dans toute communauté humaine, les difficultés surgissent : opposition de caractères entre le F. Arsène et le F. Alippe, entre le E Arthur et le F. Rieul... Qui s'en scandaliserait ? Il faut en arriver à la séparation. Sont évoquées aussi les critiques de la part de certains membres du clergé, craignant sans doute un conflit d'influence. On déplore l'étroitesse de vues à l'égard de l'aumônier de l'hôpital qui voit son zèle contrecarré par de mesquines mesures administratives. Il y a les incompréhensions passagères de M. le Vice-Préfet, les servantes qui ne veulent rien faire ou qui volent... On est en pleine pâte humaine !...

Les lettres du Frère Arsène nous situent bien dans un monde scolaire et au coeur d'une paroisse qui vit ; les dernières lettres surtout abondent en nouvelles locales : les Frères, loin d'être enfermés dans leur école, participent aux événements de la cité et à l'actualité de l'existence quotidienne.

Sur ce fond de tableau ordinaire, se détache l'épreuve. D'abord la bourrasque provoquée par l'abbé Evain plusieurs mois durant ; quelques Frères y sont mêlés directement, la communauté de Fort-Royal surtout, qui s'oppose au Frère Ambroise et donne à l'aumônier l'occasion de manifester son ambition ; mais le malaise s'étend et tous les Frères des Antilles sont appelés à se situer, à juger, voire à réagir auprès du Fondateur.

Puis c'est le tremblement de terre, catastrophe imprévisible qui s'abat sur Pointe-à-Pitre et y sème la désolation : les Frères s'en sortent mais perdent tout et sont réduits à une quasi-inactivité pendant plus d'un an. Il en résulte un véritable traumatisme : on parlera désormais de "l'événement", une espèce d'absolu de souffrance avec ses 2000 morts, ses innombrables brûlés ou blessés, et tout à reconstruire ! Il faut se réorganiser, recommencer presque à zéro pour les élèves, vivre dans une anxiété permanente au milieu de secousses qui n'en finissent pas de se prolonger...

Enfin l'omniprésente fièvre jaune qui plane constamment sur les Antilles et avec laquelle il faut toujours compter. Comme il n'y a pratiquement pas de remède sûr, les plus robustes parfois résistent, les faibles succombent. La mort fait partie du paysage. Des Frères, jeunes, disparaissent, emportés par le fléau en quelques jours. En plus de la fièvre jaune sévissent d'autres fièvres - la typhoïde qui a raison du Frère Arsène - et la tuberculose contractée avant le départ de France. Les rangs s'éclaircissent : il faut tenir en attendant les renforts de Ploërmel ! Des remplacements s'imposent quand la chose est possible ; les mutations sont nombreuses, car souvent le changement d'un Frère en appelle un ou plusieurs autres, les aptitudes n'étant pas forcément interchangeables ou les tempéraments compatibles.

A ces difficultés extrêmes viennent s'ajouter un ensemble de conditions qui font de la mission une aventure. La plupart des Frères sont jeunes : ils ont pour eux le dynamisme et l'élan des départs, la facilité d'adaptation, mais manquent d'expérience et parfois de sagesse. Comme il n'existe pas encore de tradition, il faudra inventer, s'insérer dans un contexte nouveau au risque d'erreurs peut-être lourdes de conséquences, essayer d'adapter le mode de vie breton à la situation des Antilles, tout en tenant ferme aux valeurs humaines et religieuses sans lesquelles l'objectif visé ne saurait être atteint. De plus, la brève formation de Ploërmel s'adressant à des caractères un peu forts, n'a pas toujours suffi pour les rompre aux exigences et aux délicatesses de la vie communautaire : ils sauront être des pionniers et faire face, mais sans tenir compte suffisamment de leurs confrères. Le Père de la Mennais n'est pas là pour indiquer la route, rectifier au besoin un écart : si on a recours à lui, il s'écoulera des mois avant qu'on obtienne la réponse souhaitée.

Il y a certes sur place des autorités bienveillantes, mais la vie du religieux-enseignant est pour elles une nouveauté ; les Frères devront trouver à leur égard la juste attitude : déférence respectueuse et soumission juridique en même temps que légitime indépendance. On sent bien ce tâtonnement chez le jeune directeur de Pointe-à-Pitre, à la fois soucieux du bien de ses élèves et conscient d'appartenir à une paroisse, qui plus est, celle que gouverne le Vice-Préfet apostolique. D'où la demande réitérée adressée au Fondateur : avoir un aumônier qui puisse consacrer tout son temps aux écoles des Frères. La première expérience fut un désastre ; la seconde, l'envoi de M. Dandin, semble avoir également un peu déçu. Dans sa lettre du 5 avril 1842, Frère Arsène parle du bien que ferait un prêtre zélé en soulignant le mot zélé : sans doute ce qui manquait à certains pasteurs...

Malgré tout, le bien se fait, les écoles attirent les élèves de plus en plus nombreux, blancs y compris, preuve que les Frères ont su

répondre à l'attente des populations. Après le désastre, dans une ville en reconstruction, les chiffres parlent : 100 élèves deux semaines après la réouverture, 130 après deux mois, 245 en mars quand deux nouveaux Frères arrivent en renfort, plus de 300 un an après. L'enseignement religieux du soir atteint 70 jeunes gens, puis 130, qui se préparent à la première communion. Les Frères forment des laïcs à l'enseignement du catéchisme, multipliant de la sorte leur propre action. Sans perdre de temps, on se préoccupe de la relève : des créoles partent pour Ploërmel dans l'intention de devenir eux-mêmes religieux.

Le rayonnement des établissements des Frères ne tarde pas à être une réalité reconnue. La population, à la mort d'un Frère, se presse nombreuse derrière son cercueil. Le clergé, d'abord réticent, se laisse gagner par ces apôtres d'un nouveau genre. Les autorités civiles, le plus généralement, apprécient leur travail d'enseignement et d'éducation, se rendant compte de l'importance de l'action des Frères pour faciliter l'ouverture raciale et l'accès à l'égalité prônés par le gouvernement de la métropole.

Tous ces résultats comblent de joie les fils de Jean de la Mennais, joie partagée avec les Soeurs qui effectuent le même travail pour les filles ou qui prennent soin des malades à l'hôpital. Dans une mission lointaine encore plus qu'ailleurs, les consacrés éprouvent le besoin de se soutenir, unis dans l'épreuve mais aussi dans le succès.

L'ÂME MISSIONNAIRE DU FONDATEUR

Les lettres du Frère Arsène, riches de renseignements sur l'oeuvre missionnaire naissante, nous renvoient aussi à la grande figure du Père de la Mennais, auquel toutes, sauf une, sont adressées. Comme il aurait été intéressant de lire les réponses du Supérieur à son ancien dirigé de Ploërmel ! Nous aurions aimé savoir sa réaction à tel mouvement d'humeur du Frère Arsène réclamant des lettres plus régulières et des réponses précises à toutes ses questions ; le Fondateur était-il irrité ou plutôt satisfait à la lecture de pages où le ton nous paraît aujourd'hui un peu cavalier ? Nous ne pouvons que conjecturer puisque les lettres-réponses du Père ont disparu : celles d'avant le 8 février 1843 auront été brûlées avec la maison de Pointe-à-Pitre ; celles d'après détruites ou perdues...

C'est dommage, car il aurait été plus facile d'analyser cette relation de paternité et de filiation spirituelles qui, manifestement, s'était établie entre le Fondateur et le Frère Arsène. Mais déjà, les seules lettres de celui-ci soulignent fortement ce lien.

Tout d'abord on est frappé par l'insistance du missionnaire à demander au Père

des réponses ; il va jusqu'à pratiquer, six mois durent, une sorte de grève de la correspondance, puisque sa première lettre est restée sans réponse ! Mouvement d'humeur ? Sans doute, mais aussi manifestation du prix qu'il attache à la parole du Père. Presque à chaque lettre, d'une manière ou d'une autre, on trouve un rappel à l'ordre adressé au Supérieur. Le Père a dû en prendre note, peut-être même ressentir un brin de mauvaise conscience à l'égard de son turbulent disciple. Dans une lettre écrite de Paris le 18 mars 1844, au Frère Lambert à la Pointe-à-Pitre (48), il glisse un paragraphe que l'on peut interpréter dans ce sens :

"Dites au E Arsène que je voudrais bien lui écrire aujourd'hui ; mais dans deux heures je monte en diligence, et j'ai à peine le temps de faire mes paquets. Je lui écrirai de Ploërmel : nous n'avons pas vu le brave homme qu'il nous recommandait. Portez-vous bien l'un et l'autre, et surtout travaillez à devenir des saints, en sanctifiant les enfants qui vous sont confiés."

Le Père d'ailleurs, sollicité de tous côtés, se défend. Il écrit au Frère Ambroise, le 7 septembre 1841 :

"Les frères trouvent que je n'écris pas assez souvent ; c'est que souvent aussi je ne puis pas le faire plus vite ; ils peuvent remarquer que pas une de leurs lettres n'est restée sans réponse..."

et quelques années plus tard, le 4 décembre 1845, du Folgoat :

"J'espère que vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, de mon inexactitude à répondre : votre lettre est la 29^e que j'écris du Folgoat où je suis arrivé depuis deux jours".

S'il arrive au Fondateur, qui se déplace beaucoup, de répondre à plusieurs lettres à la fois, il se montre très attentif à chacun de ses Frères. Mais organisateur et administrateur ayant à faire face à beaucoup de choses en même temps, il va à l'essentiel, répond d'une manière concise, avec la note spirituelle qui convient, mais sans épanchements sentimentaux...

Et de Ploërmel ou de Paris, il voit les problèmes de plus haut, dans leur ensemble. Dans sa dernière lettre au Père, le Frère Arsène, qui a demandé maintes fois un aumônier, fait allusion à "une réorganisation dans le clergé des Colonies". Le Père de la Mennais s'en occupe avec les autorités et les Ministères ; d'où son silence ou ses réponses jugées insuffisantes relativement à une question en cours. Dans la lettre au

(48) Le Père ignore à l'époque que le Frère Lambert est parti fonder l'école de Trois-Rivières, depuis le 5 mars.

Frère Lambert citée plus haut (18 mars 1844), il explique :

"Je ne me suis pas occupé de l'envoi de l'aumônier que le F Ambroise me demandait pour la Pointe-à-Pitre, non que je ne crusse que ce ne fût un bien, mais il y a lieu de croire que sans trop tarder, c'est-à-dire dans le courant de cette année, ou de l'année prochaine, il y aura une réorganisation du clergé dans les colonies, et ce sera alors le moment de pourvoir aux besoins que vous m'exposez."

Dans son école de Pointe-à-Pitre, le Frère Arsène n'a pas pris la mesure de toutes ces démarches ; sur place, au contact avec les réalités immédiates, il cherche des solutions pour faire avancer l'Évangile, insiste auprès du Père et attend.

Il attend tellement du Père ! Il attend ses lettres et ses réponses ; il attend son soutien et ses directives, surtout depuis qu'il est directeur et que le poids de l'école et de la communauté repose davantage sur lui. Il a une immense confiance : en sa personne qu'il a pu apprécier à Ploërmel, en sa prière qu'il réclame souvent.

Le Père, visiblement, l'a marqué. On trouve dans les lettres, des expressions entendues de nombreuses fois dans les homélies ou les instructions du Noviciat : "devenir des hommes nouveaux", "ne pas tant écouter le vieil homme", la "dissipation qui nuit beaucoup à la perfection", "l'oeuvre du Seigneur" combattue par le diable et ses suppôts, "les convalescences n'avancent point un religieux dans la perfection"... Réminiscences du temps de la formation qui ont leur terrain d'application aujourd'hui, dans la vie bousculée du missionnaire. On retrouve surtout, dans la vie du Frère Arsène telle que les lettres nous l'évoquent, les accents spirituels qui étaient ceux du Père lui-même.

Une vie intensément active irriguée par une prière simple, mais à laquelle il est essentiel d'être fidèle, les "exercices de piété" comme disait le Fondateur. Frère Arsène s'examine plusieurs fois sur la qualité de son oraison, "de tous vos exercices, le plus nécessaire", affirmait la Règle de 1825. Il pratique la méthode recommandée, termine par une résolution et voit ensuite comment il y a été fidèle. Il s'exerce à vivre en la présence de Dieu et à faire ses actions en les lui offrant, évitant "la dissipation, le plus grand obstacle à votre avancement dans la vertu", comme l'avait écrit le Père dans la Règle. Le compte de conscience porte aussi sur la communion, au sujet de laquelle la même Règle donnait de précieux avis.

Une vie de foi ensuite, foi robuste à l'image de celle du Père. Frère Arsène a peu étudié et sa manière de parler des choses spirituelles est plutôt la manière "populaire" de son époque, où on assène sans beaucoup de nuances les grosses vérités de la foi : Dieu est le maître, le salut est la grande affaire, le démon existe et travaille, il faudra mourir et il est essentiel de bien mourir, la prière obtient des grâces, c'est la croix qui sauve... A tort ou à raison, nous n'avons pas aujourd'hui les mêmes insistances et le Père de la Mennais aurait sans doute tamisé certaines phrases... Mais le coeur de cette foi est inattaquable et fait tellement partie de la personne qu'il la modèle, la stimule puissamment à bien vivre et l'aide à bien mourir. Jean-Marie de la Mennais avait lui-même beaucoup travaillé pour éclairer sa propre foi et en affiner l'expression, mais il ne pouvait que reconnaître la solidité de celle de son disciple.

Autre accent mennaisien que l'on retrouve chez le Frère Arsène : l'abandon à la Providence. Dieu sait si le Père a vécu cette absolue confiance en Dieu à travers les épreuves et les ruptures de sa vie ! Frère Arsène parle souvent de ce même abandon à Dieu et utilise volontiers le terme "Providence".

Enfin comment ne pas constater que l'auteur du "Torrent d'idées vagues" a déteint sur son jeune disciple ? Frère Arsène s'intéresse à la Propagation de la Foi, suscite le zèle missionnaire jusque chez ses pauvres élèves de la Pointe-à-Pitre, veut aider les apôtres de la Chine et de la Cochinchine et compatit aux souffrances qu'endurent les missionnaires de ces contrées encore plus lointaines. Jean de la Mennais, jeune prêtre, avait écrit à la Chesnaie :

19 - Partir pour les séminaires de la Cochinchine, et

20 - Invoquer beaucoup saint François-Xavier - rappeler son idée de convertir la Chine...

Le Frère Arsène regarde dans la même direction et essaie d'incarner, à sa manière, ce grand rêve d'apôtre.

* *

L'attention portée au Frère Arsène, ce "missionnaire inconnu" comme il y en a eu tant, nous aide à mesurer la clairvoyance, le zèle hors du commun de celui qui, de Ploërmel, sans jamais être allé sur place, a eu l'audace apostolique de lancer son jeune Institut dans une aventure pleine de risques mais où il sentait que l'appelait l'Église. Malgré les difficultés de toutes sortes, malgré la fièvre jaune et les abandons, il a tenu bon, encourageant ses Frères et suscitant de nombreuses vocations pour les missions, sans camoufler aux volontaires les dangers qui les menaçaient et les souffrances qui les attendaient.

Au Noviciat d'abord, par ses lettres ensuite, il les a formés, soutenus, aimés comme "le Père" qu'il était pour chacun d'eux. C'est bien à Ploërmel, dans le coeur et l'indomptable foi du Fondateur, qu'a commencé l'épopée missionnaire des fils de Jean-Marie de la Mennais. Frère Arsène Menet n'est qu'un des premiers témoins.

F. Gilbert Ollivier

SOMMAIRE

Introduction.....	1
Brève présentation du Frère Arsène Menet.....	3
Départ du Frère Arsène pour les Antilles (15 février 1840)	4
Premier placement : Saint-Pierre, en Martinique	5
Adjoint à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe	8
Un aumônier pour les Frères des Antilles : Abbé Evain	14
Une crise sérieuse : "L'affaire Evain"	17
L'épidémie de fièvre jaune	21
Un désastreux tremblement de terre ; destruction de la Pointe-à-Pitre (8 février 1843)	25
De longues vacances forcées.....	29
Frère Arsène nommé Directeur à la Pointe-à-Pitre (juillet 1844)	34
Maladie et mort du F. Arsène	52
Physionomie du F. Arsène	55
Une oeuvre missionnaire à ses débuts	59
L'âme missionnaire du Fondateur	62

SOURCES

Essentiellement le secteur "Guadeloupe" aux archives des F.I.C.P., Rome, Maison généralice, carton 168.